

MON CŒUR CARESSE UN ESPOIR

D'après des
TEXTES D'ARCHIVES
et
« DEPOSITION »
journal de guerre 40/44
de Léon Werth

CREATION
de Valérie Antonijevich

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – Juillet 40. Un bourg. Zone libre. Confins du Jura et de l'Ain. Trois semaines écoulées depuis que nous connaissons l'armistice. C'est jour de marché. Peu de bêtes. Je cherche le secret des événements. « Enfin... quoi... que s'est-il passé ?... Je m'adresse à un hobereau. Il n'hésite pas : « Nous avons été vendus. » – « Par qui ? » - « Par les gouvernants, par Daladier... » Un général en retraite a entendu notre brève conversation et livre à mon incertitude une explication plus large : « C'est la faute de l'auto et de la T.S.F. » Je suppose qu'il accuse le machinisme et le monde moderne en sa totalité. Un cantonnier me désigne le général : « On dit qu'il est de la cinquième colonne. » « C'était un coup monté, c'était voulu, me dit le boucher, c'était pour empêcher la révolution. » « Les Anglais, me dit une vieille femme, les Anglais sont des égoïstes et des traîtres... Le général de Gaulle, c'est un prétentieux. »

Visite aux R... Vieille famille, où l'on aime les traditions. Famille de province, qui n'aime point à croire que le monde est mobile, où toutes les femmes sont pieuses. J'avais toute raison de supposer qu'en ce milieu conservateur et patriote, on serait accablé par le malheur de la France, que du moins, on ne l'accueillerait pas paresseusement. Tous s'apitoyèrent sur nos maigres repas, nos fatigues et nos risques pendant l'exode. Mais notre tristesse leur fut étrangère. Ils manifestèrent seulement leur satisfaction de ce que la petite ville, près de laquelle ils habitent n'ayant point résisté aux Allemands, n'avait pas été bombardée. Et Mme R... ne me cacha pas que l'égoïsme avait toujours été le caractère dominant des Anglais.

J'ai mal à la civilisation. Est-ce que je vais crever de ce mal ? Ne puis-je me réfugier dans un bel égoïsme ? Moi et ceux que j'aime.

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « Pour un redressement intellectuel et moral ! Pour une France agricole et paysanne ! Pour une industrie de tradition et de qualité ! Un seul mérite, le travail. La baisse de la natalité nous a conduits à défendre notre territoire avec une proportion inadmissible de contingents nord-africains, coloniaux et étrangers, à effectuer des naturalisations massives et regrettables, à livrer une partie de nos richesses à des exploitants étrangers. La France doit faire une politique raciste. Nous allons épurer notre substance pour lui rendre sa vigueur, pour permettre au pays de reprendre enfin sa personnalité véritable. L'état le plus fort ne sera qu'une construction fragile s'il s'édifie sur une nation corrompue, abâtardie. La prise en charge de l'éducation, de la formation de la jeunesse évitera la perversion intellectuelle et morale. Il faut revenir au culte, à la pratique d'un idéal : Dieu, Patrie, Famille. »

SCENE 1. UNE COUR DE FERME. ZONE OCCUPEE

FEMME 1. – Comment ça va le petit ?

HOMME 1. – Mieux.

FEMME 1. – J'vais te donner un bon bout de lard. Faut qu'il reprenne des forces ce gosse.

HOMME 1. – Merci.

Silence.

HOMME 1. – Alors ?

HOMME 2. – Quoi... Alors ? Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait ?

HOMME 1 *pour casser le silence, à sa belle sœur.* – J viens de voir l'instituteur...

HOMME 2. – L'instituteur, il est toujours les mains dans les poches avec son air de J'm'en fous ! J'peux pas le saquer.

HOMME 1. – *toujours à sa belle sœur.* – Ouais, bon. Donc... Il croise l'adjudant, t'sais le Hans... le pas commode qui loge chez la Louise.

FEMME 1. – Ah bon, tu le trouves pas commode ? Il est toujours très correct.

HOMME 2. – Bien sûr qu'il est toujours correct... mais mon frère, il croit encore que les allemands sont des barbares...

HOMME 1. – Pas du tout. J'raconte juste ce que j'ai vu ! Donc... L'adjudant attendait que l'instituteur le salue mais l'autre est passé. Bon Dieu, il lui a chopé la main, l'a posée sur son front en lui disant : « Compris ? »

FEMME 1. – C'est pas bien méchant. Un peu de politesse, ça fait de mal à personne.

HOMME 2. – Il en est pas mort ! Ils se croyaient tout permis c'te race-là. C'est de leur faute si les gars voulaient pas

se battre. A force de leur faire entrer des idées tordues dans la tête sur les bancs de l'école... quand c'était pas qu'ils quittaient leur unité et qu'ils disaient à leurs hommes de fuir... On a laissé mollir les institutions ! Pas étonnant qu'on se soit pris la pâtée, j'te l'dis. Tiens aide-moi.

HOMME 1. – Tu préfères sans doute te faire traiter comme leurs trouffions ? Pire que des bêtes... Avec des chefs qui leur gueulent dessus comme des veaux... ils leur font faire les exercices jusqu'à ce qu'ils tombent... tous les jours le même manège...

HOMME 2. – Y'a que comme ça qu'on devient un homme. T'es devenu comme tous ces cons qui pensent qu'à leurs loisirs. Vous fuyiez l'effort. Partout, l'esprit de facilité. Ben, on voit le résultat !

FEMME 1. – Les français étaient devenus trop oisifs et le Bon Dieu ne peut pas récompenser la paresse et l'amusement.

HOMME 2. – Laisse le Bon Dieu en dehors de tout ça. Si on en est là à cause des ouvriers qu'étaient pas raisonnables. L'augmentation des salaires, c'est l'augmentation du prix de la vie... Et au lieu de mettre de côté, ils allaient boire des litres sur l'herbe... les chefs des syndicats excitaient les ouvriers et ils mettaient l'argent des cotisations dans leur poche... Ce petit monsieur, il avait pris ses congés payés... Il était content de son Blum... Le Front Populaire disait « Désarmons » tandis qu'en Allemagne ils travaillaient 12 heures par jour pour l'armement. Ça s'amusait, ça faisait ses 40 heures. Il vous faut ça pour que vous compreniez.

HOMME 1. – “Un jour viendra où l'on osera plus appeler travail les tâches avilissantes auxquelles les deux tiers de l'humanité sont condamnés.” Cette phrase a été prononcée à l'enterrement de...

HOMME 2 (*le coupant*). – Ben voilà ! Qu'est-ce que je disais !... Si on avait eu la victoire, ça aurait été la fin des Français, vous auriez recherché le plaisir encore plus qu'avant. T'es bien content maintenant de nous trouver pour mettre du lard dans ta soupe.

Enchaînement des répliques de l'homme 2. (Changement d'espace)

HOMME 2 *la faux à la main*. – Où qu'elle va, la Marguerite ?

FEMME 2. – Je retourne chez ma mère avec la gamine. Tant que mon Paulo est prisonnier, hors de question que je reste avec les fridolins...

FEMME 1. – Si elles pouvaient être toutes comme toi ! Oh, y'a plus de pudeur. J'les entends glousser le soir. Pas de honte !

HOMME 2. – Pour sûr qu'y en a qu'on le feu au cul.

La femme continue son chemin.

HOMME 1. – C'est vrai qu'y'en a quand même beaucoup qui sont pour les Allemands...

HOMME 2. – Pourquoi ? Hein ? Hein ?... C'est simple. Quand les soldats français ont passé... à quoi ils ressemblaient ?... Un soulier à un pied, une pantoufle à l'autre. Ils sont venus chez moi : ils ont réquisitionné de la paille... ils ont gâché la meule. Et ils ont profité de ce que la Lucette était seule pour pas y laisser de bon de réquisition... Ailleurs, ils ont pris ce qu'ils ont pu, des bricoles ou n'importe... A peine s'ils demandaient et ils disaient pas merci.

FEMME 1. – Tu sais bien... ils n'avaient plus leur tête...

HOMME 2. – Les Allemands ont passé deux jours après. Bien habillés, bien propres. Toujours corrects... De l'ordre, ça vous fera pas de mal.

FEMME 1. – Maintenant qu'ils sont là. Va bien falloir faire avec !

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 6 septembre 1940. La peur est résolue. En acceptation, en attraction même. L'Allemand est devenu un magicien qui possède le secret de l'ordre. Un journal lyonnais du soir invoque, en première page, en grandes capitales, la “générosité d'Hitler”.

Seuls quelques-uns ont le sentiment que toute une civilisation est menacée d'un naufrage.

Et si demain l'Angleterre s'effondre ? Et si l'Europe est germanisée ? Tout est perdu, l'essentiel est perdu ; mais l'essentiel n'est que nuance. Quand Hitler aura donné du pain aux foules, souffriront-elles beaucoup de n'avoir pas le droit de lire Spinoza, parce qu'il était juif ? Entre la liberté et l'oppression, il n'y a que la différence d'un air pur à un air vicié. Mais ceux que Hitler chasse, dépouille ou torture ? Ils crèveront, comme d'autres déjà sont morts et oubliés. L'oppression se stabilisera. Une bonne moitié de l'humanité ne la sentira même pas.

Il m'arrive de plaindre les Allemands autant que les peuples sous leur botte. Mais les Allemands ne savent pas qu'ils sont à plaindre.

SCENE 2. ZONE INTERDITE. UNE CUISINE. UN VIEUX, UNE VIEILLE.

LA VIEILLE. – Quel dimanche superbe, pas trop chaud, avec un petit vent frais. Il fait une journée qui ressemble à l'année dernière. C'était la kermesse au pays. Ça a été le dernier dimanche de vraie gaieté. Je m'étais amusée à cœur joie et tout le monde aussi.

Le vieux arrive, la vieille sert le café.

LA VIEILLE. – J'ai grillé de l'orge pour faire du café. Il a fallu 4 heures.

LE VIEUX. – Tu pourras aussi ramasser des glands. (*il cite le journal*) " Ils peuvent être utilisés soit à la nourriture à cochons, soit comme produit de remplacement du café."

Ils boivent.

LE VIEUX. – Ce café-là a l'avantage de ne pas trop nous énerver. Et on s'énerve déjà assez sans café ! Quand je vois ce vieux maréchal académicien...

LA VIEILLE. – Qu'est-ce que tu lui veux encore ?

LE VIEUX. – Rien. Je lui veux rien. C'est lui qui nous broute. Voilà-t-y pas que maintenant il emprunte le langage des universités populaires... il veut tout à coup que l'argent soit la " récompense du travail". Demain, on va le voir dénoncer " l'exploitation de l'homme par l'homme". Au besoin, il va crier : "Vive la sociale !" Et il nous aura pourri "Vive la sociale" d'une sonorité académico-fasciste.

LA VIEILLE. – Va donc faire ton tour, t'as les nerfs en pelote.

LE VIEUX. – Laisse ce journal !

LA VIEILLE. – C'est pas en lisant ces chiffres toute la sainte journée que tu vas faire tomber plus d'avions allemands qu'd'anglais. (*pour apaiser son oncle*) Tu veux que je te fasse rire ?

LE VIEUX. – Non.

LA VIEILLE. – Amélie, à la poste, ils l'ont collée au contrôle du courrier. Y'a ceux qu'aiment les anglais qu'écrivent "pourvu que les anglais gagnent" et ceux qu'aiment pas les anglais ils écrivent "Pourvu que ces cochons d'anglais gagnent !" (*Elle rit*)

LE VIEUX (*commentant le journal*). – Voilà une autre perle : "On communique de source allemande (j'aimerais bien savoir où est l'autre !) que 50000 Lorrains seulement (bon sang le "seulement" est admirable) ont été transférés (ben ça ! ça passe mieux transférer qu'expulser) en zone non occupée." Et pendant qu'Hitler expulse les lorrains, le maréchal parcourt, sous les acclamations, trente-cinq colonnes de journal. C'est zone interdite là-bas, comme chez nous. Tu verras, bientôt il demandera la Franche-Comté.

LA VIEILLE. – Mon Dieu, j'veux pas devenir allemande, moi.

LE VIEUX. – On n'est pas très bien avec l'Angleterre et on a plus qu'eux pour nous sauver.

LA VIEILLE. – Il y a sûrement quelque chose de mystérieux qu'on veut pas nous dire. A Londres, ils savent bien qu'on a été obligé de signer.

LE VIEUX. – Au gouvernement ça s'arrange trop bien avec les Boches.

LA VIEILLE. – Tais-toi donc. Tu dégoises.

LE VIEUX. – Tiens. (*Il lit*) "Le maréchal et Laval rendent compte de leurs négociations avec Hitler." Regarde-moi cette photographie du Conseil des ministres. Ça s'épanouit dans la béatitude et la jubilation. On dirait les convives d'un déjeuner de chasse qui se gaussent de la dernière histoire marseillaise.

LA VIEILLE. – Mais regarde Pétain ! Il a bien l'air inquiet, lui... j'te dis qu'il joue contre les gens de Vichy, il les attend au tournant.

LE VIEUX. – Moi, j'me méfie d'une chose : qu'ils s'allient avec Hitler pour marcher contre l'Angleterre.

LA VIEILLE. – On peut pas parler avec quelqu'un qui perd la boule. Si l'Angleterre gagne, Pétain ne se sauvera pas... on lui fera rien. Mais Laval, il aura déjà disparu.

LE VIEUX. – Celui qui perd la boule, c'est le maréchal, c'est un vieux con, il a rien compris.

LA VIEILLE. – Pétain a sauvé ce qui pouvait être sauvé après la débâcle. Les Anglais nous ont abandonnés... et nos pauvres soldats ont continué à se battre....

LE VIEUX. – Nom de dieu de bon dieu, t'as vu ce qu'ils reçoivent sur la gueule ?... 150 000 kilos de bombes cette nuit... (*Le vieux est ému*) Touche pas aux Anglais ! Du respect ! Ils ont pas baissé leur froc, eux. Arrête de m'échauffer les sangs... (*Revenant au journal*) Ben dis-donc, aujourd'hui, que des perles ! ils nous ont fait un florilège... on est des privilégiés. Voilà-t-y pas que le ministre des Finances nous donne de sages conseils pour placer nos capitaux. Comme ils ont bien pensé que ça pourrait en mécontenter quelques-uns... qui, par hasard, n'auraient que quelques kopek dans leur portefeuille, ils collent ce titre magnifique dans la colonne voisine : "Le bonheur d'être pauvre." Les riches peuvent compter sur la solidité de leur politique financière... et les pauvres, eux, n'ont besoin de rien, puisqu'ils sont heureux. (*Il cite*) "La pauvreté, c'est peut-être la seule forme de

bonheur, qui nous soit donnée sur la terre. Quand on ne manque de rien, on n'aime pas toujours son travail. Or aimer son travail, c'est la grande affaire..."

LA VIEILLE. – Où que tu vas ?

LE VIEUX. – Là où tu peux pas aller à ma place.

LA VIEILLE. – Laisse donc le journal.

LE VIEUX. – Quand on écrit de la merde, on doit bien s'attendre à ce que ça finisse là où ça doit aller.

Le vieux s'assied sur un seau. Il pleure. Il recopie un papier.

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « J'ai rencontré le chancelier du Reich, je me suis rendu librement à l'invitation du Führer. C'est dans l'honneur, pour maintenir l'unité française, dans le cadre du Nouvel Ordre Européen, que j'entre aujourd'hui dans la collaboration. Cette politique est la mienne. C'est moi seul que l'histoire jugera. Je vous ai tenu jusqu'ici le langage d'un père. Je vous tiens aujourd'hui le langage d'un chef. Suivez-moi. »
Philippe Pétain

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – On attendait de n'importe quel gouvernement qu'il se déclarât avant tout provisoire, qu'il subsistât jusqu'à la paix dans la réserve et la pudeur. Mais celui-ci impose ses passions partisans et les habille des laissés-pour-compte du fascisme.

14 octobre 1940. Enfin l'école ne se désintéresse plus de la vie privée de l'instituteur. Vichy a estimé qu'il ne serait plus tolérable que les opinions exprimées au-dehors par le maître fussent en désaccord avec l'enseignement qu'il donne à l'école.

Ai rencontré l'instituteur :

- On veut faire de nous des mouchards, des espions...

- Réagirez-vous ?

- On ne peut que rester passif.. La majorité ne bougera pas, elle pensera à sa croûte... A moins que quelque chose ne change, à moins que l'Angleterre...

Etrange époque. La France attendant son sort de l'Angleterre, comme un malade attend dans son lit le médecin.

7 novembre 1940. Chaque jour, ils amputent une liberté. A peine si l'on s'en aperçoit. Un peuple libre devient vite semblable à ces riches qui ne sentent plus leur luxe... La liberté d'esprit. Le peuple n'a pas besoin de cette liberté. Si on la lui donne, c'est le désordre, c'est le régime de l'apprenti sorcier. Mais les gens n'ont point encore senti la dictature. Il est vrai qu'elle procède par étapes et que, comme ils disent, on attend.

Ils s'en fichent. Ils ne lisent plus les mandements et messages. Mais ils sont de mauvaise humeur et très près de la colère à cause des dernières taxations. Le boucher dit qu'il perd deux francs par kilo de viande. Le client n'est pas content de payer huit francs la livre de foie de génisse. Les gens de Vichy manient mieux leur idéal que la viande de boucherie.

SCENE 3. UN CAFE

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – Français ! le maréchal vous adresse un appel à la fraternité. Au seuil d'un rude hiver, pour diminuer les souffrances de nos prisonniers, de nos réfugiés et de nos chômeurs qui doivent être soutenus dans leur sacrifice, un large mouvement de solidarité nationale, de générosité et d'entraide s'impose. Il s'agit d'une œuvre sacrée. Vous apporterez vos dons, sans délai. Vous répondrez à l'appel de votre chef vénéré.

CLIENT 1. – Faites-moi taire ce machin... J'peux plus les entendre. Rien. On ne peut rien faire. La misère est de plus en plus grande... Même plus de syndicats pour défendre son bout de gras.

CLIENT 2. – Qu'est-ce que ce sera cet hiver ? J'aime mieux pas y penser.

CLIENT 1. – Mieux vaut y penser au contraire. On aura froid, ce sera la famine.

LA TENANCIERE. – Pourquoi qu'on taxe que notre beurre et nos œufs ? Le marchand de draps qui vend 85 francs un mètre d'étoffe, qui le mois dernier, était à 28 francs ! Vous allez pas me dire qu'il s'est réapprovisionné... L'étoffe était mangée aux mites. Ceux de zone libre, ils manquent de rien ! Remarquez, ils sont quand même envahis par les réfugiés. Pauvres gens !

CLIENT 1. – “Pauvres gens” ... vous voulez dire les réfugiés ou ceux qui sont obligés de les accueillir ?

LA TENANCIERE. – Heureusement, tout sera fini en 42. J’ai pu avoir les prophéties de Sainte Odile.

CLIENT 2. – Faites voir !

LA TENANCIERE. – Tout le monde se les arrache. *(Elle sort un papier)* « Le conquérant aura atteint l’apogée de ses triomphes au 6e mois de la 2e année des hostilités. Les peuplades soumises au conquérant diront : la paix, la paix ! Mais il n’y aura point de paix. Enfin, le pays du conquérant sera envahi de toute part, ses armées seront diminuées par un grand mal et tous diront : le doigt de Dieu est là ! Les peuples...

CLIENT 1. – Qu’est-ce que c’est que ce ramassis de conneries ?

LA TENANCIERE. – Dieu enverra ce miracle pour sauver la France.

CLIENT 1. – Un miracle ! Un bon coup de pied au cul, oui ! A l’école, on a eu la visite des Allemands. Ils nous ont fait arracher toutes les pages des livres d’histoire sur 14/18.

LA TENANCIERE. – Le maréchal ne peut pas être d’accord avec des actes pareils.

CLIENT 1. – Et partout, ils pillent... l’argenterie, les services à thé, à café, les couverts, les verres.... Et pas une parole de protestation... Le secours catholique nous fait la manche... On balade Pétain de ville en ville. Il étale sa sollicitude et son réconfort. Et tout le monde ferme sa gueule.

LA TENANCIERE. – Le maréchal fait ce qu’il peut pour nous protéger, s’il n’était pas là, ça serait pire.

CLIENT 1. – L’armistice admet le pillage organisé peut-être ? J’veais écrire, moi, au préfet, pour lui demander si on est annexé ou sur le point de l’être, on va voir si on doit laisser faire, tout accepter ou - quand même - réagir dans la mesure de nos droits si toutefois il nous en reste encore ?

LA TENANCIERE. – Un magnifique vieillard est en train de nous sauver et ils ne veulent pas le comprendre.

CLIENT 1 *(Au client 2)*. – Qu’est-ce que t’en dis ?

CLIENT 2. – De quoi ?

CLIENT 1. – De quoi ?... De la situation !...

CLIENT 2. – Comme tout le monde. Faut attendre...

CLIENT 1. – T’as pas d’opinion ?

CLIENT 2. – J’en sais pas plus que toi.

CLIENT 1. – On attend, on attend, on attend... On attend quoi ?

CLIENT 2. – L’Angleterre.

CLIENT 1. – On est comme des bêtes... On se réveille le matin sans rien savoir du monde ... On ne sait même pas de quel pays on est...comme des bêtes... comme des bêtes...

CLIENT 3 *intervenant dans la conversation*. – Nous avons été vendus...
Personne ne répond.

CLIENT 3. – Vendus par les gouvernants, par Daladier... Trahis-vendus-vendus-payés. Trahis-vendus-vendus-payés... Si les Anglais avaient voulu, on arrêterait les Allemands sur la Somme. Mais les Anglais sont des traîtres, et le général de Gaulle, c’est du flanc, un petit officier d’état-major et un petit orgueil...

TENANCIER. – Il a prêté la guerre motorisée, c’est pas rien.

CLIENT 3. – Preuve du sens tactique... Mais il est saoul de lui-même. Il n’est rien que lui-même. Il ne se dépassera pas lui-même.

CLIENT 1. – Vous l’affirmez ou vous l’espérez ?

CLIENT 3. – Je ne suis pas pour les Allemands si c’est ce que vous insinuez ; je dis juste que c’est un leurre de compter sur les Anglais. Nous n’avons que ce que nous avons mérité...

CLIENT 1. – Ouais... On a que ce qu’on mérite... Tiens, on a encore retrouvé un cadavre sur la ligne. Un réfugié belge. Il avait sans doute mérité, le pauvre gars ? Les douaniers font des prisonniers tous les jours. Ils les emmènent. Personne sait où.

CLIENT 3. – Vous me faites rire ! Les Allemands font leur travail, rien de plus. Ils sont gentils avec les enfants, polis avec ces dames, et très corrects envers nous tous. Beaucoup de français devraient en prendre de la graine.

CLIENT 1. – Ben, dites donc, tout le monde pense pas comme vous. J’veais vous dire en gros - parce que j’y mets jamais les pieds à l’église - y’a eu un prêche l’autre dimanche, où l’évêque a dit : “Correct ou pas, on n’a pas à être serviles. Ça veut dire pas de sourire, pas de complaisance, pas de familiarité ” Votre femme qu’est une régulière, elle vous y a pas dit ? Condamné à 3 jours de prison. Il n’a jamais retiré ce qu’il avait dit.

CLIENT 4. – Ils vont prendre toute la France et l’organiser. *(scandant sa phrase)* L’or-ga-ni-ser... L’or-ga-ni-ser...

CLIENT 1. – On en aura vu dans cette guerre et on en verra encore certainement beaucoup plus.

CLIENT 2. – Allez Jojo, t’es un pessimiste. Ça va s’arranger... Tiens, y’a un prisonnier évadé qui raconte que dans les camps les Allemands, ils disent : « cette année, c’est nous qui vous gardons, l’année prochaine, ce sera vous. »

CLIENT 1. – Bobards.

TENANCIERE A *client 1*. – En attendant, ils profiteront pas du vin du resto. Mon bonhomme a muré la cave. C'est qu'on a des bouteilles de jaune de 1890 ! On les boira à la libération.

CLIENT 4. – Il faudra pas oublier les anciens.

SCENE 4. UNE CAVE

L'HOMME (*Au micro*). – « Extrait du traité des maladies contagieuses : L'hitlérisme. Symptômes. Forme moderne de la fureur teutonique. C'est une infection contagieuse communément appelée « peste brune » qui effectue actuellement ses ravages dans toute l'Europe. Elle est née en Allemagne. Les indigènes intoxiqués ont le corps couvert de vert de gris et se sont répandus sur notre continent. Le microbe hitlérien est un vulgaire vibron nazicoque d'une grande virulence. Pendant les transes, le malade se convulse en poussant des cris rauques. La forme française du mal est une sécrétion nauséabonde appelée fièvre collaboratrice. La meilleure prophylaxie consiste à éviter tout contact avec les fridolins et les contaminés français. Pour une cure de désintoxication : prendre au moment des repas l'élixir Radio Londres. Traitement homéopathique : Les malades français sont frappés d'amnésie complète. Leur rafraîchir la mémoire en leur administrant des extraits judicieux de Mein Kampf venin jadis secrété par le microbe. Une variété grotesque et macaronique du mal a été observée sur les bords de la méditerranée c'est le facisme ou mal Bénito. Ce répugnant microbe se décompose lui-même. Il ne supporte aucune transplantation. Le climat africain lui est particulièrement funeste. »

LA FEMME. – Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'HOMME. – Une machine à écrire.

LA FEMME. – D'où tu tiens ça ?

L'HOMME. – Je l'ai sortie avant qu'ils bouclent les locaux du syndicat.

LA FEMME. – Tu l'as volée ?

L'HOMME. – Non, empruntée...

La femme pleure.

LA FEMME. – Sale égoïste.

L'HOMME. – Lucienne, tu me connais mal si tu crois que j'avais rester les bras ballants en attendant que ça passe. Jusqu'à maintenant, tout ce qu'on a été capable de faire, c'est de parier sur l'Angleterre. On rumine... Pire que les vaches au pré... Tu vas la lâcher, oui ?

La femme se jette sur la sacoche de l'homme, déballe des papiers. Elle est effondrée.

LA FEMME. – A recopier 7 fois et à faire circuler. T'es complètement fou. Si on découvre ça chez nous... La petite, ça compte pas pour toi. Et moi, t'as pensé à moi ? ça sert à rien ce que tu fais. A rien. C'est des choses qui te dépassent. Tu veux nous attirer des ennuis ? C'est ça que tu veux ? Et si tu te fais prendre ? Ils en ont déjà arrêté des... comme toi... qui voulaient faire les malins... c'est ça tu te crois toujours plus malin que tout le monde.

L'HOMME. – Lucienne, bon sang, il faut agir parce que c'est insupportable.

LA FEMME (*qui ne l'écoute pas*). – Henriette Guillemin, ils l'ont arrêtée juste parce qu'elle avait dit que le maréchal était gâteux. Comment on fera pour vivre s'ils t'arrêtent ?

L'HOMME. – Tu confonds tout.

LA FEMME. – J'ai peur avec l'autre là haut.

L'HOMME. – Y'a vraiment pas de quoi avoir peur du gros Frantz. Il ferait pas de mal à une mouche.

LA FEMME. – C'est pour ça que tu feras prendre. Tu fais trop confiance. T'es un naïf. Ce matin, la petite buvait son lait, il est venu dans le dos et il lui a caressé les cheveux en répétant : "Bonne aryenne. Bonne aryenne."

L'HOMME. – Bon Dieu, qu'il touche encore une fois à la gamine et je lui fous mon poing dans la gueule.

LA FEMME. – Tais-toi ! Voilà pourquoi tu te feras prendre. Tu t'échauffes pour un rien. Tu vas me faire le plaisir de rapporter cette machine d'où elle vient.

L'HOMME. – Hors de question. Y'a qu'ici que je peux la planquer. Quand il sera en manœuvre, j'en profiterai pour taper.

LA FEMME. – T'as intérêt à bien la planquer parce que si je la trouve, j'lui fous un coup de masse.

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 19 novembre 1940. J'apprends par une lettre de Paris que Langevin a été arrêté. La preuve est faite qu'il y a un nazisme français portant ses coups aux mêmes points que l'autre. L'étape conservatrice, familiale et bien pensante de Vichy est franchie. Les professeurs vont-ils se taire ? Et les deux ou trois académiciens qui ont une syntaxe et qui, s'ils n'ont jamais joué les martyrs, n'ont point encore déclaré qu'ils faisaient métier de laquais ? S'ils ne courent pas leur risque aujourd'hui, demain, ils seront tous en péril. La science éclaire le monde. Qui emprisonne la science ? Le politicien véreux et le soldat stupide.

Ainsi se dessine la France de demain. Je me souviens avoir écrit avant cette guerre, que plus rien ne s'opposait à la dictature que les mœurs de la liberté française, qu'elles étaient le dernier obstacle au nazisme. Que la France et l'Allemagne différaient en ceci que Hitler pouvait chasser Einstein ou l'emprisonner, mais que nul Daladier ou Laval ne pouvait toucher à un Langevin. L'obstacle est franchi.

28 décembre 1940. Je me réveille le matin en me demandant quelle est la lointaine catastrophe qui me retient ici. Ah ! Oui... la guerre. je mets le nez à la fenêtre. Au-delà de cette neige et de cette brume, je me souviens vaguement que l'Angleterre se bat avec l'Allemagne et l'Italie, que les Allemands occupent la France et que j'habite une principauté privilégiée, gouvernée par le maréchal Pétain. L'eau gèle dans les tuyaux de lavabos.

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « La victoire de l'Allemagne est sûre. Régler notre sort avec eux avant qu'ils n'aient plus besoin de nous est la garantie d'avoir une bonne place dans la Nouvelle Europe. Tous les services rendus à l'Allemagne nous permettront d'obtenir des contreparties lors de la préparation du traité de paix. » Vichy, 1940

SCENE 5. RENDEZ-VOUS DANS UN CIMETIERE

LE JEUNE HOMME. – La mer a rejeté des milliers de cadavres allemands sur nos plages. Les Anglais tiendront. Les Anglais gagneront. Pas cette année, non bien sûr, mais la victoire est sûre pour l'année prochaine. J'ai quitté le casque, je le reprendrai bientôt. Je veux continuer la lutte. On m'a dit que vous pouviez m'indiquer un moyen de passer de l'autre côté.

L'OFFICIER. – Après la débâcle, mes forces m'avaient abandonné. L'effondrement, je pouvais à peine parler !... Que faire ?... Et comment ? Nous avons signé des conventions sans lendemain avec le diable... Les gens s'y sont résignés. Indifférence. Passivité. Quand même... des mots échangés, des phrases timides, je sens s'affirmer des volontés... Je suis à nouveau sur pied, résolu à agir. Quoi qu'il en coûte, il y a des choses auxquelles il faut dire « non » parce qu'il vaut mieux ne pas vivre... que de vivre en acceptant l'inacceptable. Je ne désespère pas. Il faut faire quelque chose même quand il n'y a plus rien à faire...

L'OFFICIER. – On a besoin d'hommes comme vous...ici.

Le jeune homme tire un fil de nylon sur lequel sont accrochés des photos de gens, des lettres, des bagages, des paysages...

L'OFFICIER. – Vous passerez la ligne des messages, des courriers... certains trafiquent pour couvrir leur passage. Vous passerez des Juifs. A Poligny, vous contacterez Madeleine pour de fausses cartes d'identité, sa calligraphie est impeccable. Vous passerez des prisonniers évadés... les semelles des chaussures, il faut les frotter avec de l'oignon pour dépister leurs chiens... vous passerez des aviateurs abattus... vous aurez un relais pour les passeurs en Suisse...

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 20 janvier 1941. Par un effet de l'accoutumance et de l'éloignement, les faits de guerre ne sont plus qu'une abstraction quotidienne. Les gens déplient leur journal et disent : « Il n'y a rien. » La France est réduite à l'état contemplatif. Elle reçoit les événements en fonction de son ventre. Et moi, que deviendrais-je sans pipe, sans tabac, sans briquet ? Comme des milliers d'autres, j'ai réduit la guerre à ses effets sur moi-même. Qu'elle finisse et que je puisse reprendre ma vie. On s'accoutume plus vite à avoir mal à l'univers qu'à sa peau.

3 mars 1941. Un public houleux à Marseille : Devant une foule énorme et un peu partisane, les Toulousains, bien que privés de Diagne et de Zatelli, ont éliminé les Hyérois. Des bagarres éclatent même entre spectateurs des tribunes. Le premier but fut marqué par Doly, sans que la foule hostile daigne applaudir... Et D... qui prétend que la France est inerte.

Le peuple marchera au pas cadencé. La France se laisse museler par Vichy, comme un chien docile. Elle ne peut échapper, il faut qu'elle consente à la muselière. Mais du moins pourrait-elle grogner.

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « Tant que la guerre durera avec l'Angleterre, le chancelier devra maintenir certaines mesures gênantes pour la France. Il ne peut pas donner de précisions sur la paix. Elle dépend de ce que la

France fera en aidant soit activement soit passivement l'Allemagne dans sa lutte contre l'Angleterre. » Rapport de l'amiral Darlan au Conseil des Ministres de ses entretiens avec Hitler

« L'idée du Führer est de se faire donner des Français le maximum de facilités en vue de la victoire sur l'Angleterre, mais sans s'engager d'une façon quelconque à leur égard. » Ribbentrop à Mussolini

SCENE 6. UNE JEUNE PAYSANNE REVIENT DE LA FOIRE

UNE OUVRIERE. – Regarde-moi ça, la bouseuse, elle fait la fière avec ses beaux habits, son indéfrisable, les mains pleines de paquets. Pendant que nous on crève la dalle.

LA PAYSANNE. – S'il n'y avait pas de paysans, qu'est-ce que vous mangeriez cette année ? Vous ne trouvez plus maintenant que c'est trop paysan de manger du pain. Eh ! Vous l'avez assez dit en prenant un air supérieur et dégoûté. Ça ne vous fait que du bien ! Et si vous n'en trouvez pas, vous boufferez des kilomètres.

Elles se battent, arrive un paysan qui les sépare.

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – Je vais à Lons. Je vais à Lons pour y déclarer qu'aux termes de la loi du 2 juin 1941, je suis juif. Je me sens humilié, c'est la première fois que la société m'humilie. Je me sens humilié non pas d'être juif, mais d'être présumé, étant juif, d'une qualité inférieure. C'est absurde, c'est peut-être un défaut d'orgueil mais c'est ainsi. Le maréchal me contraint à me réclamer d'une patrie juive, à laquelle je ne me sentais pas lié. Mais la plus simple dignité m'oblige à m'identifier avec elle. Ils prétendent m'imposer une autre patrie. Quelle lâcheté serait de délibérer sur le point de savoir si je me sens ou je ne me sens pas juif ! Si vous insultez en moi le nom de juif, je suis juif, éperdument juif, juif jusqu'à la racine des cheveux, juif jusqu'aux tripes.

La patronne de l'hôtel a pris en pitié une Juive allemande, misérable, l'a logée trois mois, sans rien exiger d'elle. Elle semble s'en excuser, elle craint que je ne la juge avec sévérité : "C'était une petite chambre, une chambre très modeste..."

L'ouvrière s'en va.

PAYSANNE. – Cheveux courts et pantalon. Eh ben, ça en dit long sur votre mentalité.

LE PAYSAN (*A l'ouvrière*). – On envie le paysan maintenant ! Mais pas le travail ! Si on faisait 40 heures par semaine, la France pourrait toujours compter sur les fruits de la terre pour vivre ! (*A la paysanne*) Si y avait une famine, ils viendraient chez nous ou s'il y avait une révolution, ils se vengeraient sur nous...

LA PAYSANNE. – Pour sûr, s'il y avait une famine... ils nous pilleraient...

LE PAYSAN. – Quand je suis allé à Lyon, les ouvriers ils nous insultaient... pas des blagues, hein ! Ils nous insultaient... Nous on travaille de l'aube à la nuit tandis qu'eux... 8 heures...

LA PAYSANNE. – Et ils sont bien que de trop payés pour ce qu'ils ont à faire...

LE PAYSAN. – Il leur faudrait 5 ans comme ça, ça leur ferait pas de mal.

LA PAYSANNE. – T'as bien eu raison dans ce que lui a dit à l'autre pécore tout à l'heure. Quarante heures !... Sans la guerre, ils auraient demandé les trente heures... et plus d'heures du tout...

LE PAYSAN. – Ceux de la ville sont jaloux de nous. Mais y'a pas si longtemps qu'on vit à peu près... du temps de mon père, on ne mangeait pas de pain blanc... T'sais ce qu'il me dit le vieux père Mathieu ?

LA PAYSANNE. – Dis voir.

LE PAYSAN. – Que le pain blanc, c'est trop bon pour nous... » Même qu'une fois je lui ai répondu : « Si vous le trouvez trop bon, mettez-y de la merde.

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « Si nous collaborons avec l'Allemagne, sans pour cela nous ranger à ses côtés pour faire délibérément la guerre à l'Angleterre, si nous lui donnons certaines facilités, nous pouvons sauver la nation française, réduire au minimum nos pertes coloniales, jouer un rôle honorable sinon important dans l'Europe future. Pour moi, mon choix est fait : c'est la collaboration ». Amiral Darlan, conseil des ministres, mai 1941

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – Un long communiqué définit « le rôle de la Légion dans la nation ».

C'est une invitation au mouchardage. Cependant, déclare son "porte parole" : "il ne s'agit pas d'organiser la délation, mais plus précisément d'étayer une administration débordée par les événements..."

Les lettres de dénonciation pullulent. Les inspecteurs ont encore fait, hier, à la gare, une belle capture, une femme qui transportait six œufs. Une moitié de la France moucharde l'autre. Le plus étonnant n'est pas qu'une moitié de la France moucharde l'autre, c'est que la partie mouchardée ne semble éprouver ni colère, ni dégoût, ni indignation envers la partie mouchardante.

SCENE 7. LE MAIRE, SA FEMME ET LE BENOIT

LA FEMME. – J'ai tes sabots mon ami. Les gendarmes sauront bien découvrir à qui ils appartiennent.

L'homme s'arrête, revient vers elle et lui fait face.

LA FEMME. – C'est du joli. Eh bien ! Mon garçon, je connais le voleur maintenant. Tu ne l'emporteras pas au Paradis !

L'HOMME. – Dites donc, est-ce que je vous tutoie, moi ? Les voilà vos plants. On refuse de payer ? Vous croyez qu'on n'a pas assez d'argent ? Depuis le temps qu'on vous demande de rendre service... pour ce que ça vous coûterait... Mais non ! Vous préférez qu'on crève.

LA FEMME. – Voleur ! Je vais de ce pas avertir le maire.

L'HOMME. – Eh, j'm'en fous du maire ! Vous n'avez qu'à l'aller chercher. J'lui dirai en face.

LA FEMME. – Vous osez me parler sur ce ton ?

L'HOMME. – On en a assez dans le pays ! Vous avez tout et vous gardez tout ! Votre bois, vos fruits, vos poissons, votre gibier, vos poules, vous en céderiez pas pour or ni pour argent. Le Maire, votre mari, il fait des grands discours sur l'entraide et le reste. J't'en fous ! Votre château, il est plein de la cave au grenier, on le sait, on l'a vu. Est-ce qu'on vous demande la charité ? Mais c'est justement ça qui vous vexa, la charité vous la feriez encore parce que ça vous plairait assez d'humilier le pauvre, mais quand on vient pour un service, d'égal à égal : « Je paie et j'emporte », plus personne. Ce maïs, il n'est pas pour moi ! C'est pour la Louise, que son mari est prisonnier, pour lui rendre service, parce que je rends service, moi !

LA FEMME. – En volant ?

L'HOMME. – Tout ce que vous refusez sans raison, par méchanceté pure, on le prend. Et c'est pas fini. Attendez l'automne ! Je reviendrai moi, dans votre parc, et je ne me gênerai ni pour les lièvres ni pour les renards. Vous pourrez bien mettre le régisseur, les gardes et les chiens derrière moi ! Ils ne seront point si malins que le Benoît !

LA FEMME. – Je n'irai chercher ni le régisseur ni les gardes, mais les Allemands. Ceux-là vous font peur, hein ?

L'HOMME. – Dites donc, je les ai vus de près, moi, en Belgique et sur la Somme, les Boches ! C'est pas comme votre mari ! Où il a fait la guerre, lui ? Dans les bureaux où il emmerdait le monde !

LA FEMME. – Grossier personnage.

L'HOMME. – A Chalons qu'il était, votre mari, depuis septembre, quand les Allemands sont venus, il a filé, la voilà sa guerre !

LA FEMME. – Vous êtes... vous êtes abominable ! Allez-vous-en ou je crie. Allez-vous-en ou j'appelle !

L'HOMME. – C'est ça, appelez les Boches ! Vous êtes bien contente qu'ils soient là, hein ? ça fait la police, ça garde vos propriétés. Priez votre Bon Dieu qu'ils restent longtemps parce que le jour où ils seront partis...

Un son. Il arrache ses sabots et s'enfuit.

LA FEMME *seule*. – Quel homme ! quelle espèce ! C'est ça le bolchevisme, c'est ça ! Mon Dieu ! Qu'est devenu le peuple ! Du temps de papa, un braconnier qu'on arrêta dans les bois, il pleurait et demandait pardon. Naturellement on pardonnait. Papa, qui était la bonté même, criait, tempêtait, puis lui faisait donner un verre de vin dans la cuisine... Mais alors le paysan était pauvre. Depuis qu'il a de l'argent, tous ses mauvais instincts se sont réveillés. Ce Benoît est un homme dangereux. Il s'est vanté de venir chasser chez nous ! Il a donc gardé son fusil ! S'il fait un mauvais coup, s'il tue un Allemand, le pays entier sera responsable de l'attentat et le maire le premier !

Noir. Elle arrive près d'un homme.

LA FEMME. – Voilà où nous en sommes ! On vient me braver, me voler, m'insulter chez moi ! (*elle pousse un cri*) Il avait un couteau à la main. J'ai vu briller la lame d'un couteau, j'en suis sûre ! Vous imaginez si j'avais appelé les Allemands qui passaient sur la route ? Le meurtre d'un Allemand, la nuit, dans notre parc ? Allez donc

prouver que vous n'y êtes pour rien. Amaury, votre devoir est tout tracé. Cet homme a des armes chez lui puisqu'il s'est vanté d'avoir chassé tout l'hiver. Des armes ! Quand les Allemands ont dit et répété qu'ils ne le toléreraient plus !

LE MAIRE. – Je commence à croire que je n'aurais pas dû accepter ce poste.

LA FEMME. – Vous allez porter plainte à la gendarmerie, j'espère !

LE MAIRE. – A la gendarmerie ? Vous êtes folle ! Nous aurons le pays contre nous. Non, je m'en vais de ce pas à la Kommandantur. Je leur demanderai de garder la chose secrète, ce qu'ils feront certainement car ils sont discrets et comprendront la situation. On ira fouiller chez ce Benoît, on trouvera certainement une arme...on l'arrêtera, je ferai promettre aux Allemands de ne pas le punir sévèrement. Il en sera quitte pour quelques mois de prison et après je vous réponds qu'il se tiendra tranquille. Les Allemands s'entendent à les mater. Mais qu'est-ce qu'ils ont dans le crâne ? On a été battus, n'est-ce pas ? On n'a qu'à filer doux. On dirait qu'ils font ça exprès pour m'embêter. J'avais réussi, à force d'efforts, à être bien avec les Allemands. Songez que nous n'en logeons pas un seul au château. C'est une grande faveur. Les Allemands se montrent corrects vis-à-vis de tous. Ils paient comptant. Eh bien, non ! ce n'est pas encore ça ! Mais qu'est-ce qu'on voudrait ? qu'ils rendent l'Alsace et la Lorraine ? Qu'ils se foutent en République sous la présidence de Léon Blum ? Quoi ? Quoi ?

LA FEMME. – Ne vous irritez pas Amaury. Regardez-moi, je suis calme. Faites votre devoir sans espérer de récompense ailleurs qu'au ciel. Croyez-moi, Dieu lit dans nos cœurs.

LE MAIRE. – Je sais, je sais mais c'est dur tout de même.

SCENE 8. FERNAND

LA FIANCEE. – C'est Tino ! Tu veux pas qu'on danse. Viens Fernand ! Qu'est-ce que je suis malheureuse depuis qu'il y a plus de bals.

LE FIANCE. – C'est un concert pour envoyer des enfants en colonie de vacances. Tino et d'autres chantent bénévolement. Si on trouve bien ce concert, on doit envoyer notre obole. (*Silence*) T'enverras quelque chose ?

LA FIANCEE. – Non.

LE FIANCE. – C'est très égoïste.

LA FIANCEE. – Tu veux que j'envoie une pièce pendant que les Allemands pillent le pays ? Jamais. Jamais. Jamais. Au château ils ont emporté tous les cuivres.

LE FIANCE. – Ça n'a rien à voir.

LA FIANCEE. – T'es bête des fois Fernand. J'aime bien quand t'es bête comme ça.

Elle l'embrasse.

LE FIANCE. – T'arrête de faire la fille. T'as pas de cœur.

LA FIANCEE. – Pas de cœur moi ! Tu joues le grand seigneur, t'envoies quatre sous aux bonnes œuvres et te voilà quitte !

LE FIANCE. – C'est toujours mieux que rien. J'suis pas égoïste, moi.

LA FIANCEE. – Mais écoutez-le. Il est à moudre. (*le provoquant*) Eh bien moi, je récupère les pièces en nickel. J'en ai bientôt plein un quart de soldat. Mon père les cache pour pas que ça devienne de la cartouche allemande... comme nos casseroles... ils disent pas ce qu'ils veulent en faire de nos casseroles... Mon père, il dit que ça fait un mensonge de moins. Et puis ça va bien de me traiter comme ça, d'égoïste. J'aide plein de gens à pass... (*elle se coupe. Le fiancé la regarde intensément*)

LE FIANCE. – T'es qu'une dinde. La collaboration améliore le sort des prisonniers.

LA FIANCEE. – Chacun au fond de soi pense ce qu'il veut ! Moi, je ne collabore pas.

LE FIANCE. – André Bertrand a envoyé sa photo à Lucienne. Il est inquiet que tout le monde se marie et il se demande s'il en restera une pour lui.

LA FIANCEE. – Oui et alors ?

LE FIANCE. – Ça fait deux ans qu'il est prisonnier dans un camp de travail pendant que toi t'es libre.

LA FIANCEE. – Si tu t'inquiètes tant que ça pour lui, j'pourrais bien lui dire que j'suis plus tout à fait sûre d'être fiancée, ça lui redonnerait espoir.

LE FIANCE. – Tu sais que quelque chose est changé en France ? Qu'il y a des camps entourés de barbelés ?

LA FIANCEE (*riant*). – Il est beau le Fernand, il croit qu'il va me marier de force !

LE FIANCE. – En venant, j'ai pris par la grand' place... Elle est passée où la statue du vigneron ?

LA FIANCEE. – Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ?

LE FIANCE. – Arrête un peu tes simagrées, tout le monde sait qu'elle a été volée pour pas que ça devienne... comment il dit ton père ?...de la cartouche allemande ?

La fiancée perd pied.

LA FIANCEE. – Mon père, c'est un bon patriote. Il a été gravement blessé en juin. Il peut même plus soulever une brouette avec son dos.

Le père arrive avec un autre homme. Ils chantent :

« Il ne faut pas désespérer
On les aura
Il ne faut pas vous arrêter de résister
N'oubliez pas la lettre V
Écrivez-la, chantonnez-la.
V V V V
Sur les murets, sur les pavés
Faites des V
Oui vous pouvez faire enrager les doryphores
Et sans remords et sans danger
Vous chanterez V V V V »

LA FIANCEE. – Regarde qui est là, papa.

LE FIANCE. – Bonjour M. Colin.

LE PERE. – Bonjour Fernand. Tu t'y plais dans ton camp de jeunesse ?

LE FIANCE. – Chantier - Oui.

LE PERE. – Chantier !

L'AMI-MECANICIEN. – Chantier

LE PERE ET L'AMI-MECANICIEN (*en chœur*). – Chantier !

LE PERE. – T'as maigri !

LE FIANCE. – De 10 kgs.

LE PERE. – Vous faites pas de sport ?

LE FIANCE. – Si.

LE PERE. – Entre camarades, vous parlez de quoi ?

LE FIANCE. – De rien.

LE PERE. – De la guerre ?

LE FIANCE. – Jamais.

LE PERE. – La guerre, y'en a qui y pense que quand on leur en parle. C'est pas l'heure de passer à table ?

LE FIANCE. – J'allais partir, au plaisir, Monsieur Colin.

LE PERE. – Adieu, Fernand. (*à sa fille*) J'aimerais mieux pas trop le voir rôder par ici, le Fernand. Tu ferais bien de le laisser tomber. Aux chantiers, ils l'ont tourné, c'est plus le même... (*A l'homme*) Tu boiras bien un coup pour fêter « le miracle »...

LA FIANCEE. – Quel miracle ?

LE PERE. – Les Russes !

L'AMI-MECANICIEN. – Plutôt deux fois qu'une.

LA FIANCEE. – Papa...

LE PERE. – Simone, t'as pas de la couture à finir ?

Elle sort. Le père donne une liasse de papiers au mécano.

L'AMI-MECANICIEN *plus bas*. – Dis donc, j'l'ai répandu partout où j'ai pu ton tract. J'en ai une crampe à la main. J'suis resté à ma table de neuf heures du soir à deux du matin. J'l'ai copié du mieux que j'ai pu. Y'en a un autre que je connais qu'a fait de même. Pourrir – comme tu dis- la politique de Vichy, moi je veux bien mais en recopiant à la main, on n'est pas rendu.

L'AMI-MECANICIEN. – Et les Boches ?

LE PERE. – Quoi les Boches ? On peut rien faire contre les Boches.

L'AMI-MECANICIEN. – On peut les gêner au moins. En sabotant.

LE PERE. – Saboter c'est pas difficile, c'est l'enfance de l'art quand on a les explosifs. Mais on n'en a pas ! On pourra se développer qu'avec du soutien de l'extérieur.

L'AMI-MECANICIEN. – Londres ? Ils donneront jamais d'armes. Faut faire avec les moyens du bord... l'autre jour, j'ai essayé avec des blocages de freins brusques d'incendier un train de munitions qui partait pour l'Allemagne. Bon Dieu, ce satané train, il a jamais voulu brûler.

LE PERE. – T'emmerde pas avec des trucs pareils. Mets du sable dans les boîtes à huile de roulement des wagons... les essieux, ils vont te choper une sacrée grippe.

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – Les Laval, les Darlan sont en quelque sorte des traîtres de mélo. Leurs rôles sont tout d'une pièce. Ils portent un uniforme nazi. Ils espèrent tous être ou Goebbels ou Goering. Leurs partisans avoués sont faciles à dénombrer : bourgeois furieux, semi-intellectuels pervers, hommes de main, ratés de toutes catégories qui trouvent des "situations" dans les camps de jeunesse, la bureaucratie ou les formations de police. Mais il est une classe non moins répugnante, celle des écrivains, professeurs et journalistes qui se frottent au pouvoir, à n'importe quel pouvoir et qui sont les partisans du régime quel qu'il soit. Louches bonshommes, venus de droite ou de gauche, qui, avant de s'offrir à Vichy, étaient les dévots de la France éternelle ou de la révolution stalinienne.

5 novembre 1941. Nous attendons. Nous nous détériorons d'attendre. Nous espérons vaguement en un univers reconquis sur la bestialité. Mais les événements nous gagnent de lenteur. Un monde nazifié... Quoi serait changé ? Rien, sauf l'essentiel, l'invisible essentiel.

SCENE 9. LE DIMANCHE AUX POMMES DE TERRE

LA FEMME. – C'est trop de malheurs pour une seule vie. Enfin nous avons ce que nous avons mérité. Mon Lucien qu'est en Allemagne, je lui avais envoyé une photo de toute la famille... Il répond qu'il a tout embrouillé, il ne reconnaît plus les enfants. Qu'est-ce qu'on va devenir ? Pis j'aime mieux pas savoir l'avenir, tout paraît si noir avant d'avoir la libération.

HOMME 1. – Si le Ciel nous la refuse, c'est que nous ne l'avons pas encore méritée. (*Temps*) L'épicier va recevoir du ravitaillement ?

LA FEMME. – Pensez-vous ! Y'a absolument rien dans les magasins, que des casiers vides J'irai pour voir, hein, on peut pas se dire j'y vais pas. J'irai. On va encore laisser entrer 2 personnes à la fois qui vont ressortir avec "quetchi". Pour ça que je suis venue aux pommes de terre, on y perd moins son temps. Vous voyez à quoi on en est rendu. Hier pour déjeuner, j'ai dû...

HOMME 1. – (*l'interrompant à l'arrivée de la femme enceinte*) Hé, hé, hé ! Où qu'elle va, celle-là ?

LA FEMME. – Ah non, ça alors !

HOMME 1. – Viens un peu par ici toi. Tu crois que tu vas pas faire la queue comme tout le monde. Deux heures qu'on poireaute.

La femme enceinte continue son chemin. L'homme la rattrape violemment. Elle se débat.

FEMME ENCEINTE. – J'suis enceinte.

HOMME 2. – Oui, oui, ça va bien !

FEMME ENCEINTE. – J'ai ma carte de priorité ! Lâchez-moi espèce de brute ! Aie...

LA FEMME *tâtant le ventre*. – Ouais, on les connaît bien ces femmes enceintes... (*retournant à sa place*) Personne ne va se battre pour une place, pensez-vous, mais il faut quand même une justice. (*A l'homme*) Vous la connaissiez la femme au menuisier ?

HOMME 2. – Madame Bouchard ?

LA FEMME *bas*. – Elle a été arrêtée avec des documents sur la ligne de démarcation.

LA FEMME ENCEINTE. – Mon Dieu !

LA FEMME. – Une gentille femme comme ça, j'y aurais jamais dit ! Ils l'ont emmenée à la prison de la Butte.

Remarquez, en ce moment ça y va. Rien que dans mon quartier on a eu 5 arrestations. Ben, moi, j'dis, bon débarras, j'parle pas pour elle, mais les autres, que d'la racaille, des communistes, des juifs et je ne sais quoi encore. Ça fait de la place pour les bons français... et monsieur Germain, n'allez pas croire que je suis germanophile ! Ni anglophile ! Je suis Française. N'empêche, j'admire la sainteté d'Hitler. C'est un homme de génie, ambitieux. Pas pour lui, mais pour le bien des Allemands.

Ils avancent dans la file d'attente.

LA FEMME. – Cinquante personnes ont été exécutées ce matin et demain, une autre fournée de 50. Assassiner lâchement un militaire allemand ! Les gens à Paris ne sont pas raisonnables. Leurs provocations sont stupides. Les Allemands font preuve d'une patience admirable...

HOMME 2. – Mais ce sont des Français qui font ça ?

LA FEMME. – Ce sont des communistes payés pour ça ou je ne sais quelles autres fripouilles au service des étrangers.

HOMME 1. – C'est navrant !

LA FEMME. – Et ça nous mène où tout ça ?

HOMME 1. – Réellement c'est dégoûtant.

LA FEMME. – Ça ne rime à rien, j'vous dis, c'est lâche d'aller par-derrrière tuer des hommes qui ne font leur devoir.

HOMME 1. – Ça ne rime à rien et c'est navrant !

LA FEMME. – C'est ce que Pétain vient de dire.

HOMME 2. – Et ça peut nous mener loin.

LA FEMME ENCEINTE. – Ce qui est tout de même rassurant c'est que les gens n'ont pas aidé pour arrêter les coupables.

LA FEMME. – Comme vous y allez vous ! Ceux qui ne les dénoncent pas sont des lâches. Des otages à la place des coupables, ça vous va à vous ?

HOMME 1. – Remarquez... les otages qu'ils ont fusillés, c'était des communistes et des syndicalistes qu'étaient en camp d'internement.

LA FEMME. – Encore heureux ! Il manquerait plus qu'ils prennent des otages parmi les innocents.

LA FEMME ENCEINTE. – En étant dans les camps, ils étaient forcément innocents...

LA FEMME. – Oui ? !... oh ! des communistes, vous savez, comme dit mon mari, on en tuera jamais assez. (A l'homme) Vous êtes inscrit pour le tabac ?

HOMME 1. – Je ne fume pas.

LA FEMME. – Si seulement le mien était comme vous ! Quelle comédie il me fait maintenant qu'il n'y a plus de tabac ni de vin !

UN HOMME (Au micro) « Chérie, encore un mot, puisqu'on nous fait attendre. Vis, il faut que tu vives. Je t'ai toujours vue courageuse. Il faut que tu le sois. Et que la vie continue, ardente, pour l'avenir de ma fillette et de tous les enfants du monde. » Maurice Tenine

« Toute ma vie j'ai combattu pour une humanité meilleure. J'ai la grande confiance que vous verrez réalisé mon rêve. Ma mort aura servi à quelque chose. » Jean Pierre Timbaud

« Vous qui restez, soyez dignes de nous. Adieu camarades, prenez courage, nous serons vainqueurs. » Guy Moquet

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « Rien n'indique une amélioration de nos relations avec l'Allemagne. Pourtant, nous y avons travaillé activement toute l'année. La politique de collaboration n'aurait-elle pas pour seul objet de satisfaire leurs intérêts ? [...] Tôt ou tard, ils auront besoin de nous. » Vichy, début 1942.

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 16 février 1942. Je verse généreusement du sang russe, du sang allemand, du sang anglais, du sang américain, du sang japonais. L'univers se bat par procuration pour cette civilisation que nous définissons tous si mal.

L'homme est une drôle de bête. Tous les soucis que j'ai de moi-même, du monde sont balayés parce que j'ai réussi à réparer mon briquet.

24 février 1942. Les guerres entre l'Allemagne et la Russie, entre les Etats-Unis et le Japon sont installées dans le temps. Le détail en passionne autant les Français que l'histoire de la guerre de succession d'Espagne.

19 mai 1942. Des voyageurs venus de Paris ont dit qu'il va se passer quelque chose. La zone non occupée attend, gueule béante.

SCENE 10. AU MILIEU DE NULLE PART

UNE FEMME *face public*. – Les gens à qui un ami m'a adressée pour me faire passer la ligne en barque sont absents, en vacances, je ne sais où. Pendant 10 jours, je vais de village en village. Aucun sentier possible. Des allemands partout. Les autocars sont pleins de misérables que la police arrête au terminus. Ils descendent, embarrassés d'enfants, de valises, de baluchons. Je trouve un lit dans une pension de famille. Dans la cuisine, les pensionnaires et quelques errants sont rassemblés. Ils prennent la radio anglaise. Une discussion s'engage entre un jeune homme et un homme vague, inspecteur des Gaz. Le jeune homme ne dit rien, écoute. Puis il se lève et dit : "Vous avez insulté le maréchal. Je vais à la préfecture, je vous dénonce tous." Toute la pension s'éparpille dans les rues. Je décide de mettre mes chances en commun avec une jeune institutrice qui est enceinte. On trouve à coucher au centre d'accueil. On dit que la dame de la Croix Rouge, qui dirige le centre,

organise des passages moyennant finances. On nous dit 3000 francs par personne pour des juifs étrangers. Pour nous, peut-être moins. Vérité ou ignoble calomnie ? Nous errons, à pied, en autocar, en train. On nous chasse : "on ne veut pas aller en prison avec vous." Dans une ferme, une vieille et deux paysans plongent leurs cuillers dans une même écuelle. La salle est sordide, mal éclairée. "Vous n'allez tout de même pas nous laisser coucher dehors..." Une botte de paille est jetée au milieu de l'étable entre les croupes des vaches. On arrive à Liguieu. Pas de chambres. On sonne à la porte d'un couvent. La porte s'entrouvre : "Ce n'est pas un hôtel ici." Je pousse la porte. "Nous coucherons dans le jardin, mais nous ne resterons pas dans la rue." - "Vous ne rentrerez pas." J'invoque avec violence la charité chrétienne et le Christ et saint Vincent de Paul... On nous prépare des lits. Plus de passeurs. Quelques-uns ont été arrêtés ou fusillés. Les autres ont peur. Rendez-vous dans une église avec une vieille femme. Elle ne propose rien dans l'immédiat. Cela vaut mieux peut-être. On l'accuse de livrer ses clients aux Allemands. 20 km dans une carriole de paysan. "Je vous mènerai jusqu'à la ligne. Mais rien de plus...". Une ferme : "Allez-vous-en... vous me donneriez 50000 francs... ça serait la même chose. Allez-vous-en..." - "Dites-nous où est la ligne..." - "La voici la ligne... entre deux postes." 500 mètres de champs, de buissons et, au bout, la gare... en zone libre. J'entraîne l'institutrice. On arrive au ballast. Le chef de gare, lève les bras au ciel : les jours précédents, les Allemands ont tiré et tué. Dans la salle d'attente, la jeune institutrice qui est gaulliste aperçoit un grand portrait de Pétain. Elle est exténuée, délivrée, gaie, elle lève le bras vers l'image : "Maréchal, nous voilà..."

SCENE 11. UN PARACHUTAGE

Silence.

RESISTANT 1. – Eh ? ... eh ? ... eh ?

RESISTANT 2. – Quoi ?

RESISTANT 1. – Paraît qu'il y avait deux gars qu'étaient en train de pisser sur le bord de la route du côté de Chatillon ; ils voient passer un sous-officier boche et y'en a un qui lui montre son cul.

RESISTANT 2. – Chut !

RESISTANT 1. – Le boche, il y a vu un outrage à l'armée allemande. *(Temps)* Le mieux, c'est qu'il habite à Verges.

(Temps) Ils l'ont arrêté. Je crois même qu'ils l'ont collé en tôle. *(Temps)* Paraît que le menuisier de Moirans, il passe la ligne avec des labels cachés dans sa charrette.

RESISTANT 2. – Tais-toi !

RESISTANT 1. – S'il y a un barrage, il pousse des "noms de dieu de bon dieu" à n'en plus finir.

RESISTANT 2. – Ta gueule !

RESISTANT 1. – Les douaniers, il les fait tellement chier qu'ils le laissent passer dès qu'ils le voient arriver. Et à Saint Claude ? Paraît qu'y a un adjoint...

RESISTANT 2. – Calme toi...calme toi et va t'asseoir là-bas.

RESISTANT 1. – Y a un adjoint qu'a refusé de donner des renseignements. Le boche l'a giflé. Tu sais ce qu'il a fait ?

Résistant 2 ne répond pas.

RESISTANT 1. – Hé ?... Tu sais ce qu'il a fait ?

RESISTANT 2 *à contre cœur.* – Non.

RESISTANT 1. – Il lui a re-balancé une grande tarte à son tour. L'autre a sorti son revolver et heureusement, il y a une employée qu'est intervenue, sinon, ils l'emmenaient.

RESISTANT 2. – Calme-toi.

RESISTANT 1. – Oui.

RESISTANT 2. – Calme toi...calme toi et va t'asseoir là-bas.

Silence. Attente

RESISTANT 1. – Hé ?...Tu sais comment qu'on manie des armes, toi ?

RESISTANT 2. – Va en venir de Londres qui vont nous apprendre. *(Temps)* Il va pas venir. L'autre fois... on a eu le message à la radio que le lendemain. Tu parles d'un merdier.

Il chantonne pour patienter.

RESISTANT 3. – Ça y est les gars ! Tout le monde en place !

Noir. Lampes.

LA JEUNE FEMME. – Quand je suis arrivée chez nous, mon père était sombre. "Les fossoyeurs ont une commande de onze fosses " qu'il m'a dit. "J'te crois pas. J'te crois pas. j'te crois pas." *(répété ad libitum)* Un petit espoir. Je ne sais pas de quoi. Il peut y avoir un bombardement sur la prison. Il peut ...Il n'y a pas de noms. Ils les ont

inhumés sous des numéros. On a pas le droit de mettre des fleurs. J'y vais quand même sans savoir sous quel numéro.

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « Les Français voudraient nous amener à conclure des préliminaires de paix. S'ils savaient ce que le Führer a l'intention d'exiger d'eux, les yeux leur sortiraient de la tête ! Aussi est-il bon de garder pour le moment ces choses secrètes et d'essayer de tirer le plus possible de leur attentisme. » Goebbels, mars 1942

SCENE 12. LA PAUSE DE MIDI

Une femme est assise à l'écart. Elle ne mange pas. Elle essaie de dissimuler qu'elle grelotte.

HOMME 1. – J'peux plus supporter ce pain qu'on nous donne, dur, tout noir. Il me rend malade. On a de la viande autant dire pas. Le beurre, on n'en trouve plus... On ne peut pas quand même nous laisser mourir de faim...Les seigneurs du marché noir ravitaillent les restaurants où les Boches et les collabos se gobergent et ripaillent.

Personne ne répond.

HOMME 1. – C'est pas demain la veille qu'on mangera du pain blanc ! Y'en a qui se rendait pas compte comment on était gâtés avant la guerre ! Ils en voulaient plus, toujours plus !

Personne ne répond.

HOMME 1. – Même plus un verre de pinard.

Personne ne répond.

HOMME 1 à la femme qui est à l'écart. – Paraît que votre gamine a eu une indigestion terrible à cause de truites.

Personne ne répond.

HOMME 1. – Et qu'elle n'osait pas le dire parce qu'elle avait honte.

Personne ne répond.

HOMME 1. – C'est vrai que de nos jours c'est honteux !

Personne ne répond.

HOMME 1. – Sacré braconnier, le père Guyot. Comment ça se fait qu'il vous fait cadeau de ses truites ?

Personne ne répond.

HOMME 1. – Vous l'avez bien remercié au moins ?

FEMME 1. – C'est vous qui l'avez dénoncé, espèce de jaloux.

HOMME 1. – Vous me prenez pour qui, je suis pas un mouchard.

La femme qui se tenait à l'écart s'effondre.

FEMME 1. – Allez chercher son manteau.

FEMME 2. – Je n'en ai pas.

FEMME 1 à l'homme. – Trouvez une couverture. (A femme 2) Tu n'as pas de manteau par ce froid ?

FEMME 2. – J'en avais fait un mais je ne peux plus le mettre. (Elle essaie de plaisanter) J'l'ai fait avec c'te saloperie de tissus en fibre de bois qui rétrécit à la pluie.

La femme 1 lui donne son repas.

FEMME 2. – J'ai peur de mourir cet hiver. On sait très bien que la guerre ne finira pas.

La femme 1 essaie de la réchauffer.

FEMME 2. – J'suis enceinte.

La femme 1 est épouvantée.

FEMME 2. – Il paraît que tu connais quelqu'un...

FEMME 1. – T'es complètement folle. Tu sais ce que tu risques si on te dénonce ?

L'homme est là avec une couverture.

HOMME 1. – Enveloppez-la là-dedans. Allez, on va pas la laisser comme ça. J'vais l'emmener chez moi.

L'homme prend la femme dans ses bras, la femme l'accompagne mais elle est interpellée par l'Homme 2.

HOMME 2. – Votre gars, il est malade ?

FEMME 1. – Non. Pourquoi ?

HOMME 2. – Ben, il a pas gros appétit alors.

La femme se dirige vers son fils. Elle vérifie la gamelle qui est vide.

FEMME 1. – Lève-toi.

Le jeune homme s'exécute. Elle le fouille. Elle tire de la nourriture de sa poche.

FEMME 1. – J'm'en doutais. Où est-ce que tu le caches ?

LE FILS. – J'te le dirai pas. Si tu crois que j'sais pas que le père veut le tuer.

FEMME 1. – J'ai échangé des bassines, de l'étoffe, des bas, des aiguilles, de la saccharine, le tabac de ton père... contre des pommes de terre et toi tu nourris ton chien !

La mère le gifle puis s'effondre. Le jeune homme s'enfuit.

FEMME 1. – La dernière fois, on m'a demandé mon alliance pour un kilo. Tout le monde se débarrasse des chiens. Comment on pourrait les nourrir ?

Personne ne réagit.

FEMME 1 (*au micro*). – Je roule la carte de viande dans la carte de légumes et je dépose le tout dans la carte de matière grasse pendant 4 heures. Entre temps, je fais brunir la carte de pomme de terre dans la carte de beurre sur la carte de charbon. Je chauffe les tickets de café en ajoutant les tickets de sucre dans la carte de lait. Après le repas, je m'essuie la bouche avec la carte individuelle, je me lave les mains avec la carte de savon et les essuie avec la carte de textile. Quand j'ai pu évacuer le tout, je n'oublie pas de m'essuyer le derrière avec l'Ordre Nouveau.

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « La blitz Kriek a échoué. Il nous faut engager toujours plus d'hommes, nous manquons de main d'œuvre et de matériel dans nos usines. » Fritz Sauckel

« Si la France veut s'associer loyalement avec lui, le Führer est prêt à lui accorder un traité de paix qui étonnera par sa générosité les Français les plus sceptiques. Sinon, il prendra d'autres dispositions. » Otto Abbetz

SCENE 13. AU FOND D'UN ATELIER D'IMPRIMEUR

HOMME 2 *lisant le journal*. – “ Sous le signe de la paix et de la coopération européenne, l'appel à la grande relève a été compris. Grâce à ces départs, des milliers de prisonniers retenus jusqu'ici sur la terre étrangère reviendront dans leurs familles. ” Mensonge. Il en reviendra une poignée - peut-être – et sous un prétexte ou un autre, tout s'arrêtera. La paix ! La coopération européenne ! (*Au journal*) Vous collaborez pas pour défendre les Français, vous collaborez pour les livrer. (*A l'homme*) Ils ont même osé faire venir les « blondes infirmières allemandes » qui les bichonnent sur les quais de la gare. Ils partent tous. Ça réagit mou, ça tolère l'ignoble, ça passe à côté sans même le flairer. Tu leur parles des otages, des fusillés, des déportés, des camps de concentration... ils nient les faits, ce sont des “bobards”. Ils ne veulent pas être dérangés ! Tiens, à la buvette, l'autre jour, on apprend que 35 prisonniers évadés ont été arrêtés dans un fourgon et que le chef de train a été fusillé. Ça proteste vaguement, mais la patronne, là-dessus, annonce le vrai scandale : on lui a proposé du vin à 50 francs le litre. Alors là, ça s'indigne et “Où va-t-on ? ” et “Quand cela va-t-il finir ? ”... Après la débâcle, on me disait : « Vous verrez, vous verrez l'effet de la suppression du droit de vote. » Ah ça personne n'aurait toléré qu'on lui enlève le droit de vote...N'empêche ! Ils ont toléré qu'on leur enlève tous leurs autres droits, et maintenant, à quoi il leur sert leur droit de vote ? L'année dernière, je me sentais impuissant. Qu'est-ce qu'on pouvait faire ? Et puis, les imprimeurs... les fournisseurs de papiers... les dactylos... les fonctionnaires... On a fabriqué nos journaux, des tracts. J'y ai cru. J'me suis dit : “On va rivaliser avec leurs torchons. L'opinion va bouger.” A peine un frisson.

HOMME 1. – T'as la liste des volontaires pour le ravitaillement et l'hébergement ?

HOMME 2. – Ouais. Ils sont classés en trois catégories : en premier, t'as ceux sur qui on peut vraiment compter, parfaite discrétion. Ça fait pas bezef, hein ? Ensuite, les probables. Ils sont avec nous mais à la première occasion, c'est des gars qui vont nous nuire par le bavardage, la boisson, les bonnes femmes -. Et puis les possibles. Ils viendront qu'au dernier moment. (*Temps*) J'ai fait un rêve idiot l'autre nuit. P... me disait : « Il faut renoncer à agir. C'est trop dangereux. Si le peuple donnait un sens aux mots, on ne pourrait plus le gouverner. »

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 13 juillet 1942. Il y a quelques semaines, les Allemands ont fusillé à Dijon, trois lycéens. La première fois que Mme Marie me parla de ces jeunes, ce fut d'un ton dolent. Aujourd'hui, elle parle, si l'on peut dire, sur un ton de colère froide. Peut-être qu'en sa léthargie, le peuple accumule.

31 juillet 1942. Je crois que l'attentat de Lons n'est qu'un aimable petit attentat, que la bombe a seulement effleuré quelques lambris et gâché quelques paperasses. Mais c'est un avertissement et quelques-uns sont ragailardis par ce pétard. « C'est un commencement... » me dit le père François.

SCENE 14. LE GUIGNOLET

LE JEUNE HOMME. – Bon anniversaire !

Le jeune homme lui tend un paquet et une fleur.

LA JEUNE FEMME. – J'croisais que t'avais oublié.

Elle déballe le paquet.

LA JEUNE FEMME. – C'est lui le général de Gaulle ? Ce beau brun ? Eh ben il nous change de notre vieille chèvre !

J'vais montrer ça à Margot qu'est pas trop gaulliste. Elle va être à bloc pour lui ! J'vais l'accrocher dans la doublure de ma veste, sur mon cœur. Ben dis donc, fais pas cette tête. Tu sais bien que c'est toi que j'aime.

LE JEUNE HOMME. – J'ai déjà vendu pour 15000 francs de portraits du général.

La jeune femme siffle d'admiration.

LA JEUNE FEMME. – Et moi, depuis qu'ils m'ont mise au contrôle du courrier, j'intercepte toutes les lettres de dénonciation.

LE JEUNE HOMME. – Mazette !

LA JEUNE FEMME. – Rien de plus facile.

LA JEUNE HOMME. – Y'en arrive tant que ça ?

LA JEUNE FEMME. – Que des saloperies. La mère L... elle en envoie des wagons. Y'en a plein qui disent qu'autrefois elle a fait la noce.

LE JEUNE HOMME. – Ouais... à croire que ses histoires de fesse les scandalisent plus que son métier d'espionne.

LA JEUNE FEMME. – T'exagère toujours ! Une espionne ! Elle est pas assez intelligente. Elle n'est capable que de pauvres ragots.

LE JEUNE HOMME. – Méfies-toi d'elle, j'te dis. Avec les fascistes, les fausses pistes valent à peu près les bonnes... Le but c'est de créer de la terreur.

LA JEUNE FEMME. – Dis, tu vas partir en Allemagne ?

LE JEUNE HOMME. – J'suis pas chômeur !

LA JEUNE FEMME. – Y'en a plein qui partent sans être chômeur !

LE JEUNE HOMME(*faisant un sketch à sa bien-aimée*). – Vous êtes sans travail. Vous êtes robuste et sain, vous avez une connaissance parfaite de votre métier et vous êtes réduits à solliciter l'allocation chômage. Tous les efforts que vous avez fait pour trouver du travail sont restés sans résultats. Nous essayons de créer des possibilités de travail. Mais les difficultés sont considérables. Pour remédier à cet état de choses, les services allemands ont décidé de vous offrir du travail en Allemagne. L'idée d'aller en Allemagne vous semble quelque peu étrange ?

REFLECHISSEZ

COMPAREZ

Chômage

Travail réconfortant

Désespoir

Perfectionnement professionnel

Maigre allocation

Salaire élevé

Misère au foyer

La famille à l'abri du besoin

Seuls les audacieux réussissent ! Décidez-vous. Votre famille vous en sera reconnaissante.

La jeune femme rit aux éclats. Le jeune homme l'attrape.

LA JEUNE FEMME. – Henri, t'es impayable ! Tu devrais faire le comédien !

LA JEUNE FEMME. – Dis donc, tes mains, c'est de pire en pire ! ça te fait mal ?

LE JEUNE HOMME. – Ça va... Ils ont encore augmenté les cadences. Ils nous prennent pour des mules, les salauds.

En même temps, c'est de la belle camelote. Du fil de fer tréfilé à partir de rails de chemins de fer. J'vais te dire, c'est du solide. On te sort des bobines et des bobines de barbelés. Peut-être bien 30 tonnes par mois.

LA JEUNE FEMME. – Qu'est-ce qu'ils veulent bien en faire les boches de ces foutus barbelés ?

LE JEUNE HOMME. – Va savoir.

Ils s'embrassent.

LA JEUNE FEMME. – Allez, viens. Tu m'offres un petit guignolet pour mes 20 ans ?

SCENE 15. AILLEURS. LOIN. A PARIS.

UN ETUDIANT (*Au micro*). – J'étais à la consultation avec le chef de clinique. On était une quinzaine d'étudiants. Une très vieille femme courbée, ravinée, couturée, se plaint de douleurs au ventre. Le médecin lit sur la feuille d'entrée qu'elle est juive. La vieille est étendue sur un lit. De temps en temps elle se soulève, comme si elle voulait parler de plus près au médecin. A chaque fois, il la repousse et l'allonge sur le matelas. On dirait un sketch sinistre et grotesque. Le médecin se détourne et s'adresse à nous comme si elle n'existait pas. Il commence un long monologue sur l'ignominie et la toute-puissance des Juifs. Deux étudiants ont approuvés. On a été pris de honte et de dégoût, mais de cette honte et de ce dégoût, on n'en a donné aucun témoignage. On est resté à écouter.

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « Si nous revendiquons hautement une place dans le déroulement de la guerre, nous en obtiendrons une dans la conclusion de la paix. Notre axe d'expansion va vers le sud, celui de l'Allemagne vers l'Est. La seule politique capable de conserver notre empire est de remplacer l'alliance franco-saxonne par une alliance germanique. Mais l'étroitesse de vue des dirigeants allemands ne nous rend pas la tâche facile. » Vichy, 1942

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 29 septembre 1942. Qui des deux, sur le front oriental, du Russe ou de l'Allemand, en aura assez de mourir ?

4 octobre 1942. Les Russes tiennent. Stalingrad est le centre de la guerre. On a le sentiment que, partout ailleurs, « ça peut attendre », mais que du front russe viendront les premiers signes de la désagrégation allemande.

5 novembre 1942. Pour que ta petite liberté soit sauvée et pour que l'esprit ne meure pas, il faut donc cette chose basse qu'est la guerre, ce pugilat paroxystique, cette chose de mort, de bruit et d'ennui. Je suis seul dans ma chambre, devant le coffre de la radio. Obus, bombes, balles, canons, avions, mitrailleuses ; Stalingrad, l'Océan Indien, le Pacifique, la Libye ; les avions anglais sur l'Italie et l'Allemagne. La guerre vient à moi, dépouillée, nettoyée. Les blessés ne saignent pas. Les cadavres sont de statistique. Je suis au-dessus de la guerre, comme un vieux dieu fatigué. J'ai une nausée de morts et d'atrocités quotidiennes. Et les camps de déportation contiennent plus d'atrocités encore.

SCENE 16. LE LAPIN

HOMME 1. – Pourquoi t'es pas venu à Louhans ?

HOMME 2. – Pas pu y aller.

HOMME 1 très ému. – T'aurais vu cette foule ! Cinq mille personnes, il paraît... On était venu de partout. Les cercueils étaient couverts de fleurs... On a chanté la Marseillaise. Sur les tombes on a écrit : "Mort pour la liberté du monde". Le bombardier, il est tombé en flammes. Les neuf aviateurs... carbonisés...

HOMME 2. – Dans la foule, il devait bien y en avoir la moitié qu'était pour les Boches.

HOMME 1. – Tu dis n'importe quoi.

HOMME 2. – Ce n'est pas des opinions, ce n'est pas des hommes. C'est des girouettes. Ils regardent le balancier et ils sont du côté qui leur paraît le plus fort. Alors ils sont pour les Boches, pour ne pas avoir d'ennuis avec le gouvernement. L'Allemagne battue, ils seront tous gaullistes... comme à ton enterrement là... On ne pourra plus les distinguer les uns des autres. Pour ça, il faudra la guerre civile. Les putains, hommes et femmes, qui se jetaient aux pieds des Allemands après la débâcle, vont accueillir les Américains avec le même enthousiasme.

HOMME 1. – Pourquoi tu vois toujours tout en noir ?

HOMME 2. – Je vois les choses telles qu'elles sont. Les gens attendent la gueule ouverte.

HOMME 1. – Peut-être, oui... Mais beaucoup sert les poings.

HOMME 2. – S'ils serrent les poings, ils gardent bien les mains dans leurs poches !

HOMME 1. – Il faut garder espoir.

HOMME 2. – Qu'est-ce que t'as décidé ?

HOMME 1. – Le laitier de Tournedoze, tu le connais ?

HOMME 2. – Ouais.

HOMME 1. – Il avait été arrêté parce qu'il avait gardé son fusil.

HOMME 2. – Ouais. Et alors ?

HOMME 1. – Il a été condamné à mort.

HOMME 2. – Il a été fusillé. Une dizaine de tombes sont déjà creusées à côté de la sienne.

Homme 1 accuse le coup.

HOMME 1. – Quelle sera la fin de tout ça ?...

HOMME 2. – J'en sais rien. Ça dépendra de toi. De moi. De nous.

HOMME 1. – Et qui ce sera... nous ?

HOMME 2. – Je ne sais pas qui ce sera... nous... (*Silence*). Bon Dieu Louis, tu fais quand même pas partie de toute cette masse bêlante, les yeux tournés vers le ciel comme si elle allait leur tomber toute crue dans le bec leur libération... Pense à ceux qui tombent tous les jours sous les coups de la Gestapo. Un jour, tu devras rendre des comptes. Ceux qui auront risqué auront le droit de te demander ce que t'as fait pour chasser les boches. J'espère que tu pourras dire que t'as lutté, que tu t'es pas incliné.

HOMME 1. – J'sais bien, j'sais bien tout ça...

Il se coupe incapable de poursuivre.

HOMME 2. – Vous êtes inertes. Votre cul cloué au sol... je peux plus le supporter.

HOMME 1. – T'sais ben Dédé, que j'suis avec vous...

HOMME 2 *avec lassitude*. – Bavardages !

HOMME 1. – En cas de pépin... j'sais pas...

Silence

HOMME 2. – Moi non plus, moi non plus. Personne n'est sûr. Qui peut dire : « je ne parlerai pas » ? C'est très difficile à dire ça... hein... sous la torture. On n'en sait rien, on sait pas. Qu'est-ce que tu décides ?

Arrive la femme de l'homme 2.

LA FEMME. – Il est là ?

HOMME 2. – Non.

La femme réprime ses pleurs.

LA FEMME. – Personne l'a vu.

HOMME 1. – Bon, j'vous laisse.

LA FEMME. – A bientôt Louis.

Il part. La femme emporte son cabas vers la cuisine. L'homme 2 est seul, accablé. Au bout d'un moment, il allume la radio. L'homme cherche radio Londres. La femme revient, elle reprise. Un jeune homme arrive.

LA FEMME. – Où qu't'étais donc ? Dis, tu disparais pas comme ça sans donner de nouvelles. Je me suis fait du mouron. Oh, ton beau patalon ! Regarde moi ça dans quel état tu t'es mis. Tu t'es tout cradotté. Je pourrai jamais ravoir ça moi.

LE FILS. – Tiens la mère !

Le fils donne un paquet.

LA FEMME. – Qu'il est beau ! Où t'as trouvé un lapin si bien nourri ?

LE FILS. – T'occupes !

HOMME 2. – Où t'es allé traîner encore ? J'en veux pas. J'aime mieux manger de la merde avec les Anglais que de la brioche avec les Allemands...

LE FILS. – C'est pas parce que tu vas manger ce lapin que tu vas vendre ton âme au diable.

LA FEMME. – Ça fait de mal à personne si on se régale d'un petit festin.

HOMME 2. – C'est une question de principe. Pour vous, y'a que l'argent, rien que l'argent... Pour de l'argent on vend la France, pour de l'argent les femmes font des bâtards avec les Allemands.. On donne des primes aux familles nombreuses, on donne de l'argent aux ouvriers qui font beaucoup d'enfants... Peu importe que ces enfants soient rachitiques ou tuberculeux. Un ouvrier qui fait 6 enfants, c'est une brute et un imbécile. On peut ronfler avec une femme sans la gonfler...

LA FEMME. – Voilà comme il est maintenant celui-ci. Tout ce que je dis, tout ce que je fais, il y ramène à la politique.

Y'a plus que ça qui compte. Les autres, quand ils rentrent chez eux, ils ont la paix. Moi, chez moi, j'ai pas la paix... Faut toujours qu'il râle... toujours de mauvais poil...

HOMME 2. – Allez cache moi ça la mère.

La femme sort.

HOMME 2. – Alors ?

LE FILS. – Quoi ?

HOMME 2. – Les terrains d'atterrissage ?

LE FILS. – Tout s’organise plus ou moins vite selon qu’il y a divergences politiques ou pas. Du côté de Pleure et de Rahon, ils ont fait des repérages.

HOMME 2. – J’en ai rien à foutre de leurs divergences politiques. C’est simple. Pas de liaisons avec l’extérieur : pas d’argent, pas d’armes. On n’a plus de papier ? Qu’ils aillent décoller les affiches de Vichy pour les faire leurs tracts.

La femme revient.

LA FEMME. – Alors ? Où qu’t’étais donc ?

LE FILS. – J’ai été passer une semaine à Montbéliard. Les Allemands sont bas, des gosses de 18 ans, qui pleuraient en partant pour le front russe...

HOMME 2. – Ben ouais, le problème c’est bien de les faire pleurer justement.

LA FEMME. – Allez, on te garde à souper. On m’a donné une galette au caillat.

Elle lui enlève sa grosse veste de montagnard. L’homme 2 voit un insigne dans le blouson de son fils. Il sort.

LA FEMME. – C’est l’insigne du maréchal ! Michel, Michel, Michel !...

LE FILS. – En zone libre, ils en ont tous un.

Le père revient avec le lapin.

HOMME 2. – Pas de ça chez moi.

LE FILS. – Moi, le maréchal, je l’admire ! J’y ai de la reconnaissance et du respect.

HOMME 2. – “Je souhaite la victoire de l’Allemagne parce que sans elle, le bolchévisme s’installerait partout ” ça te dit rien ?

LE FILS. – Ça c’est Laval qui l’a dit. Pas Pétain ! Laval, il porte sur sa figure qu’il est une fripouille.

HOMME 2. – Ton Pétain, pareil.

LE FILS. – T’as vite fait de tous les mettre dans le même sac.

HOMME 2. – Pétain, c’est le pire de tous, après Laval. Il est plus répugnant que les autres.

LE FILS. – Tu peux pas dire ça.

HOMME 2. – Il joue la vertu et il court pas de risques ! il s’abrite derrière sa mort prochaine.

LE FILS. – Tu peux pas dire ça... Pétain a un passé...

HOMME 2. – Parle-m-en pas de Verdun, j’y étais.

LE FILS. – (*ad libitum*) Ouais ouais ouais ouais...

HOMME 2. – Et si tu veux que je te raconte, il va moins briller ton maréchal...

LE FILS. – Ouais, ouais, ouais. Pour le passé, je sais pas... mais pour le présent, je sais.

HOMME 2. – Bien le bonsoir.

LA FEMME. – Il peut bien être pétainiste et gaulliste à la fois !

HOMME 2. – Non. Pétain c’est la Cagoule. Ils n’ont jamais pu avaler 1789, ça leur est resté coincé là (*il montre sa gorge*). Il a réussi par la débâcle ce qu’ils avaient tenté sans succès en 34. Sa Révolution nationale, elle doit rien aux Boches. La preuve, depuis le 11 novembre dernier, c’est quoi la France, hein ? C’est un état fantoche : plus de flotte, plus d’armée, plus de colonies... plus de zone libre ! J’attends que Pétain dénonce l’armistice et qu’il s’embarque pour Alger ! Mais pas question, hein ! Pourquoi ? Parce que seule une victoire allemande garantit la survie de son régime. Qu’on vienne pas me raconter de conneries. Bien le bonsoir.

LE FILS. – Tu me fous dehors à cause d’un foutu insigne ?

HOMME 2. – Les Juifs, leur insigne elle leur a coûté un point textile comme pour un mouchoir. J’y penserai jusqu’à ma mort, on leur a pris des points pour leur foutre une étoile sur la poitrine. Voilà jusqu’où il s’abaisse ton maréchal, c’est grave, très grave.

LE FILS. – Des leçons t’as toujours su en donner. Une autre chose que tu sais faire c’est lever le coude avec les camarades qui travaillent à l’usine... qui équipent les Allemands, qui leur fournissent du matériel, des auto chenilles, des fusils... mais ça, ça ne te gêne pas !...

HOMME 2. – Pour qui tu te prends espèce de petit con ? T’accuses les copains de collaboration .

LA FEMME. – Provoque pas ton père, Michel... ils ont pas le choix les ouvriers, t’y sais bien... on leur a tiré dessus à Paris.

HOMME 2. – Tais-toi la mère. Moi ceux que j’connais, ils prennent des risques. Pas pour transporter des lapins. Ils sabotent, ils détraquent les chaînes... ils font passer des tracts... J’veux plus te voir dans c’té baraque.

LE FILS. – Sûr que je suis pas prêt d’y remettre les pieds. *Temps*. N’empêche que les rouages de la machine tournent à plein régime, Hitler peut compter sur une main d’œuvre consciencieuse et appliquée. Peut-être que ceux que tu connais sont irréprochables...

HOMME 2. – Fous-moi le camp.

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 8 novembre 1942. J'écoute vaguement la radio à travers le brouillage. Je ne m'attendais à rien. Et j'entends : "Débarquement... Afrique du Nord..." J'ai envie d'appeler, de crier. Dans cette minute même, les Américains débarquent en Algérie. Déjà il me semble qu'entre maintenant et la débâcle, le temps s'est rétréci. Ces deux années et demie vont rejoindre les guerres de 14 et de 70.

10 novembre 1942. Me voici ému si j'entends : « le sol de la patrie... les libertés démocratiques. » Je m'étonne, je m'inquiète. Je sais bien que ni l'Angleterre ni la France n'eurent souci de la liberté démocratique ou choses de ce genre quand elles colonisaient. Je sais bien que les juges américains condamnèrent Sacco et Vanzetti. Je sais bien que Staline...

11 novembre 1942. Les armées allemandes envahissent la zone non occupée. Je suis incapable de mesurer l'événement. C'est sans doute l'effet de l'isolement où je vis depuis deux ans et demi.

SCENE 17. LA COUSINE DE PARIS

Un couple de commerçants. la cousine de la femme est venue de paris. C'est la fin du repas dominical. L'homme lit le journal, sa serviette autour de son cou.

LA COUSINE DE PARIS. – Ecoute Thérèse, depuis le début du repas, ça me démange... Faut que je te demande.

Qu'est ce que c'est que cette jupe ?

LA FEMME. – C'est moi qui l'ai faite. J'ai ressorti le rouet de la mémère et j'ai filé tous les soirs.

LA COUSINE DE PARIS. – C'est vrai qu'en province, les soirées sont longues...

L'HOMME. – Alors que j'ai de quoi lui en payer des sapes !

LA FEMME. – Tu sais, finalement, c'est bien autre chose que les tissus d'aujourd'hui qu'on met deux fois et qu'on passe à travers, tandis que celle-ci, elle est inusable.

LA COUSINE DE PARIS. – C'est certain que quand on n'a pas l'occasion de sortir beaucoup...

La cousine de Paris chantonne une chanson en allemand.

L'HOMME. – Les Américains veulent nous prendre l'Algérie.

LA COUSINE DE PARIS. – Ah oui... c'est bien difficile ce qu'on fait les Américains !... Attaquer un pays sans défense ! attaquer l'Algérie ! Pourquoi ils ont pas débarqué en France ? Hein ? Hein ?

L'HOMME. – C'est simple. Ils veulent nous prendre nos colonies... Tu sais, moi... je n'aime pas Hitler, mais je n'aime pas davantage les Anglais et les Américains. (*moue de dégoût*) Les Anglais et les Américains, je les connais... je les connais bien... C'est pas à moi qu'on viendra raconter des histoires.

L'homme replie son journal.

LA COUSINE DE PARIS. – L'Angleterre ne pourra pas gagner. Quand on voit la puissance de ces *messieurs*.

LA FEMME. – T'es sûre Colette ? Quand ils sont descendus dans le midi, ils étaient pas bien vaillants. Pis y'avait beaucoup de très jeunes. On pouvait pas croire que c'était des soldats. Y'en a qui disent que c'est des morts en sursis.

L'HOMME. – Thérèse, tu vas me faire le plaisir de ne pas ramener chez nous toutes les conneries que t'entends au marché.

LA FEMME. – A Stalingrad, ils avancent plus guère...

LA COUSINE DE PARIS. – Tu vas tout de même pas apprendre à *ces messieurs* à faire la guerre...

LA FEMME. – Non. J'leur apprendrais à pas la faire...

L'HOMME. – Bon Dieu Thérèse ! Tu veux nous gâcher le repas ou bien ? Qu'est-ce que t'y connais à la politique toi ? Tu crois qu'Hitler il la voulait la guerre ?

LA FEMME. – (*timidement*) Non...

L'HOMME. – C'est lui qui l'a déclarée ? Non. Bon alors. Tout ce merdier pour Dantzig. Qu'est-ce qu'on s'en foutait de ce foutu port polaque ?

LA FEMME. – En même temps, les Allemands ne nous aiment pas... puisqu'ils nous fusillent. S'ils nous aimaient, ils ne nous fusilleraient pas.

L'HOMME. – Ils font bien, on ne fusillera jamais assez de communards.

LA COUSINE DE PARIS. – C'est terrible qu'il ait fallu détruire la France. Mais il le fallait pour détruire la République. Aujourd'hui, quand on est pour le gouvernement, on est traité de boche.

L'HOMME. – Ah ça, ils se gênent pas. Et j'vais te dire, tous ceux qui gueulent après le maréchal devraient lui être reconnaissants de leur avoir conservé leurs rentes.

LA FEMME. – Tiens Colette, reprends du fromage.

L'HOMME *la pelotant*. – Elle a pris notre Colette. Tu mangeais pas que des clous à Paris.

LA COUSINE DE PARIS (*gloussant, gênée*). – Eugène, Eugène ! Je t'en prie...

Tout en parlant, Eugène tripote la cousine de Paris et sent soudain son ventre.

LA COUSINE DE PARIS. – Vous savez... sous le régime allemand, la vie est très agréable...la nourriture est abondante et choisie...

LA FEMME. – Allez Colette, sers-toi.

LA COUSINE DE PARIS. – Non, non, merci. J't'assure. Je fais attention à ma ligne. (*A Thérèse*) Dis donc, la concierge m'a dit que l'appartement du dessus était vacant.

L'HOMME. – Quel appartement donc?

LA FEMME. – Tu sais bien. Celui de la réfugiée...

L'HOMME. – Ah ! De la juive ! T'vas quand même pas t'installer là où créchait une youpine.

LA FEMME. – T'exagère. Elle était gentille cette femme. Elle disait toujours bien bonjour. Elle faisait pas d'ennuis.

L'HOMME. – J'rigole. On peut plus plaisanter ?

LA FEMME (*A voix plus basse*). – La Gestapo est venue... Ils ont enfoncé la porte. On l'a pas revue. On sait pas ce qu'elle est devenue.

L'HOMME. – Si elle revient pas c'est qu'elle est bien où elle est.

LA COUSINE DE PARIS. – Et alors, l'appartement ? On peut le louer ou pas ? Ses affaires ont été mises au clou ?

L'HOMME. – Pas la peine ! Les voisins ont déjà fait le ménage.

LA FEMME. – Ils ont pillé le logement, ils se sont partagé le linge, les casseroles...

L'HOMME. – Et ta cousine...à faire des chichiteries : "Eugène, ça se fait pas... Eugène, on doit pas..."

LA FEMME. – Ben dis, j'aurais pas osé quand même. C'est du vol...

L'HOMME. – Tu crois que les autres ils se sont gênés ! Eh ben, les cons comptez-vous, c'est nous. Tu te feras bien toujours avoir !

Eugène regarde avec insistance la cousine de Paris.

LA COUSINE DE PARIS. – Oh, tu sais, il devait y avoir que des reliques.

L'homme sort.

LA COUSINE DE PARIS. – T'as bien fait, Thérèse, c'est humiliant de piocher dans la misère des autres.

L'homme revient. Il cache un ours en peluche dans son dos.

L'HOMME. – Tiens, j'ai monté là-haut, j'ai trouvé ça aussi... Prends-y donc, ça va pourrir sinon.

La cousine de Paris refuse le jouet.

L'HOMME (*heurtant violemment le ventre de la femme avec l'ours*). – Prends-y, j'te dis. Son gamin y a même pas touché. C'est tout neuf.

Silence.

L'HOMME (*revanchard*). – Tu prendras bien un petit café, Colette.

LA COUSINE DE PARIS. – De l'orge tu veux dire ! Le café on en trouve, il suffit de mettre le prix... quand on peut...

L'HOMME. – Mais je peux ! Je peux ! C'est l'autre qui veut pas. Elle a honte. De quoi ? On se le demande !... Et moi, j'ai pas honte peut-être (*il désigne vaguement la cousine*) Va donc faire ton fichu café.

La femme sort.

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 27 novembre 1942. Je vomis la guerre, l'hitlérisme et cette humiliante obligation d'être anti-hitlérien.

7 décembre 1942. Quatre cents morts japonais. Ce n'est pas suffisant. A cette cadence, on n'en finira jamais. Il me faut un cataclysme définitif, un cataclysme intelligent, qui ne touche que l'Allemagne et le Japon.

J'ai déjeuné à la ferme. Soupe, potée de choux et raves avec gros carrés de lard, fromage de tête et tête roulée, pommes de terre sautées, confiture de pêches et pain blanc. J'ai perdu l'habitude de ces festins magnifiques. Après le repas, l'univers m'apparaît comme moins intolérable. C'est ainsi. Pour peu, je transigerais à 800 cadavres japonais par jour.

1^{er} février 1943. Création de la Milice française. Ces S.S de Laval seront-ils ou non dangereux ?

3 février 1943. « Stalingrad. La radio allemande avoue une défaite en Russie, joue des marches funèbres et ordonne trois minutes de silence. L'Allemagne va-t-elle casser ou lutter désespérément ?

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « En créant le Service de Travail Obligatoire, nous devançons les exigences allemandes ; ils ne peuvent que nous en être reconnaissants. Les Français penseront que nous avons créé cette mesure pour éviter le pire. Et nous garderons une façade de souveraineté. » Vichy 1942

SCENE 18. S'ILS SONT NOMBREUX...

Un homme attend le linge pour les résistants.

LA FILLE. – J'ai obtenu mon diplôme de l'école ménagère, mention très bien. Première sur 93. Et toc !

Un temps.

LA FILLE. – Ils ont arrêté Daniel dans la rue et sans hésitation. C'est l'adjudant-épiciier qui l'a dénoncé.

LE FRERE. – Et vous continuez à vous servir chez lui. Vous n'êtes pas capable d'aller chez un autre épiciier. Il y a en au moins 10 au bourg.

LA FILLE. – C'est que chez lui, on trouve ce qu'on trouve pas chez les autres, il est mieux fourni.

L'homme a un geste de découragement.

LA FILLE. – Ils ont tout fouillé dans sa chambre. Ils ont trouvé des papiers et une mitraillette. Il leur a dit : « Tuez moi si vous voulez, je ne vous dirai rien. La mère l'a vu avec les menottes. Elle est rentrée toute bouleversée. Tu penses, Daniel c'était un homme qui faisait de la politique, comme toi !

LE FRERE. – Pourquoi tu dis "c'était" ?

LA FILLE. – J'dis ça comme ça... (*Un temps*) On se fait pas d'illusions sur son compte.

La mère arrive.

LA FILLE. – Qu'est-ce t'as fait de la carte de novembre ?

LA MERE. – Je l'ai jetée.

LA FILLE. – Elle donnait droit à deux œufs en plus par personne. T'en fais pas d'autres !

LA MERE. – Et comment j'aurais pu le deviner ? Qu'est-ce qu'on en ferait de tous ces tickets qui servent plus de rien ? T'y vois pas que c'est que des promesses... hein, qu'est-ce qu'ils risquent de nous dire que la carte d'il y a deux mois en arrière donnait droit à des œufs... ? Tout le monde l'a jetée !

LA FILLE. – Vivement que je marie le René !

LA MERE. – Chaque fois que je lui dis quelque chose à celle-ci, elle me brandit son René comme une menace. T'y sais bien que je peux pas vivre toute seule à cause de ma jambe. Déjà que celui-là s'est mis hors-la-loi. Mon Dieu ! On aura bien eu plus de malheurs que pour notre compte. T'es qu'une ingratitude, tiens. T'as pas besoin d'œufs, tu gobes déjà tous leurs bobards. (*A son fils*) J'vais chercher le linge des gars.

Elle part.

LA FILLE. – Pourquoi Pétain ferait des choses contre les Français ? Il améliore le sort des métallurgistes, des ouvriers des industries chimiques...

LE FRERE. – Et pourquoi il fait rien pour ceux qui bossent dans l'alimentation ?

La fille ne répond rien.

LE FRERE. – T'as déjà vu qu'on fabriquait des armes avec de la cancoillotte ou du comté. Ton maréchal d'opérette, il devrait avoir honte.

Il crache sur le cadre.

LA FILLE. – T'es complètement fou.

La fille essuie le cadre et le replace religieusement sur le buffet à côté de la photo du père, mort en 1917.

LE FRERE. – Et comment que vous ferez pour vous installer avec René ? On trouve plus à se loger, c'est bien trop cher.

LA FILLE. – De quoi tu te mêles ? Va te faire cuire un œuf !

LE FRERE. – Tu te crois humoristique ? Tout ce que je dis, c'est qu'il faut s'en méfier du René, sa tante, elle fricote avec les Allemands.

LA FILLE. – Tout le monde le sait.

La mère revient.

LE FRERE. – ça fait combien de temps que la tante au René, elle veut acheter le morceau de terrain à l'Huguette ?

LA MERE. – Ouh ! ça fait un bail...

LE FRERE. – Ben, elle va l'avoir. Pas bête la guêpe. Elle a promis à Huguette de faire libérer son mari si elle consentait à lui vendre son terrain.

LA MERE. – Bon Diou, j'l'aurais reçu à coup de fourche.

LA FILLE à sa mère. – Que tu dis ! (*à son frère*) René, il n'a rien à voir avec sa tante.

Elle jette la chemise qu'elle était en train de coudre et sort.

LA MERE. – Oh ! Faudra voir à te calmer. (*A son fils*) Tiens, le linge des gars. Dis-donc, bientôt, ils vont aller cul-nul. Y'a des pantalons, c'est de la vraie drouille. On y a recousu comme on a pu.

LE FRERE. – Merci.

LA MERE. – C'est bien normal... T'inquiète pas ! Elle a des coups de sang mais au fond, c'est une brave fille...

Faudra voir à les rendre un peu plus propres tes loustics. Ça fait pas très sérieux.

LE FRERE. – Tous ceux qui veulent pas partir travailler en Allemagne prennent contact avec nous. On sait plus quoi en foutre ! On n'a pas de matériel, pas de vêtements. Les chefs ont demandé de l'aide à Londres. Aucune réponse.

LA MERE. – Mon Dieu ! Mon Dieu ! Tous ces jeunes... Comment ça va finir tout ça ? Et où c'est-y qu'ils logent ?

LE FRERE. – Dans des cahutes en branchages. Parfois dans les fermes... mais les paysans, qu'il s'agisse d'aider ou de cacher, ils sont presque tous prudents, prudents... Un peu de lait et du rutabaga, voilà la nourriture.

LA MERE. – On en aura vu ! Mon Dieu... Mon Dieu...

Un bruit. Le frère se cache. Un jeune homme arrive avec la fille.

LA MERE. – Ah ! C'est que toi !

Les deux frères se serrent chaleureusement la main.

LA FILLE. – T'es allé te présenter ?

LE JEUNE FRERE. – Non. Pas encore.

LE FRERE. – Te présenter où ?

LA FILLE. – Au bureau de recrutement.

LE JEUNE FRERE. – Au lieu d'être oisif ici, j'aurai un bon travail en Allemagne.

LE FRERE. – Pas oisif, chômeur. Tu répètes comme un perroquet tout ce que t'entends à la radio. Pourquoi pas "embusqué" pendant que tu y es.

LE JEUNE FRERE. – Ouais, en tout cas, j'aurai du travail. Et bien payé. On crève ici. Y'a plus rien à bouffer et tout ce qu'on trouve est hors de prix.

Silence.

LE FRERE. – Le débarquement est pour cette année. Ils en sont à recenser les chevaux pour remplacer leurs canassons qui crèvent en Russie. Ils sont terrorisés. J'en ai entendu un qui disait : plutôt que d'aller mourir là-bas, j'aime mieux qu'on me fusille tout de suite.

LE JEUNE FRERE. – Que les Boches et les Russes s'étripent entre eux, moi, j'y vois aucun inconvénient.

LE FRERE. – Tu vas quand même pas te faire recenser ! Ne crois pas que là-bas, c'est la bonne planque. Plus de 100 ouvriers de chez Renault ont été tués dans les bagnes boches. Tu peux t'y faire fauché aussi bien qu'ici. Mais en lâche.

LA FILLE. – Facile à dire ! Les Allemands cernent les usines, ils sont bien obligés d'y monter dans les camions.

LE FRERE. – Mais lui, il y bosse pas à l'usine. Qu'est-ce que tu me chantes ? (*A son jeune frère*) T'as juste à te présenter à la visite médicale avec une fausse carte d'identité et ensuite tu disparais.

LE JEUNE FRERE. – Si on s'dérobe, ils s'en prennent à la famille !

LE FRERE. – Si elle est complice. Marie-Louise et la mère, elles ne savent pas où tu es passé...

LA MERE. – Ah ça non, bien sûr que non.

Marie-Louise fait finalement signe que no.

LA FILLE. – Il pourrait intégrer un chantier de jeunesse alors...

LE FRERE. – J't'ai déjà expliqué que dans les chantiers, on les prive de cartes d'alimentation et d'identité et on les oblige à partir dans les 24 heures. A Champagnole, y'en a pas un qu'est parti. Ils se cachent. Ils travaillent aux champs mais ils mangent pas et ils couchent pas chez eux.

LE JEUNE FRERE. – A la campagne, c'est possible. Mais en ville... Ils sont pas cons. Ils ont pensé à tout. Quand je vais présenter ma carte d'alimentation, ils vont la recouper avec ma fiche de police et j'serai cuit.

LA MERE. – Ils les tiennent par le ventre.

LA FILLE. – J'vois pas pourquoi tu te fâches comme ça Gaspard. T'oublies que ça va faire revenir des prisonniers. Faut qu'il fasse son devoir.

LE JEUNE FRERE. – T'as qu'à voir... Ils partent tous. Ils crient "Laval au poteau !" "Vive de Gaulle !" N'empêche, ils partent. Sauf les riches.

LE FRERE. – Ceux-là, ils ont été cueillis par la police, la nuit. (*Mentant*) Robert, on a des paysans avec nous. Tu leur loupes tes bras contre un bout de pain et une botte de paille.

LA FILLE. – Et moi ? J'vais rester coincée avec la mère ? Qui va nous nourrir ? Tu veux qu'on crève la bouche ouverte ?

LA MERE. – Robert, je t'interdis de partir en Allemagne. Que dirait ton père ?

LE JEUNE FRERE. – Le jour du départ, j'enverrai un vieux à la gare et il viendra me dire s'il y en a beaucoup qui partent. S'il y en a beaucoup, je partirai, s'il n'y en a pas beaucoup, j'entrerai et je me cacherais.

LA MERE. – Tu me fais honte.

Noir... Ellipse...

LA MERE. – Robert s'est engagé dans la milice, il dit que c'est pas ses idées mais que comme ça il sera exempté du

STO. Il dit encore que ça nous fait une bouche de moins à nourrir et qu'il déshonore pas la mémoire du père.
LE FRERE. – Tu l'as revu ?
LA MERE. – J'veux plus le voir. C'est Marie-Louise qui... (*Elle n'arrive plus à parler*)... Il est content. Il va faire des balades à Lons, tous les dimanches.

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 22 février 1943. Hitler a déclaré hier qu'il mobiliserait toute la population de l'Europe occupée et qu'il procéderait à l'extermination de tous les Juifs d'Europe. Vichy édulcore le texte d'Hitler. Cela serait prématuré. Mais que la guerre dure 2 ans encore, et Vichy pourra parler et agir selon Hitler sans dissimuler. Qu'on veuille bien considérer ce qui, depuis juin 40, est devenu possible.

Parfois, j'entends le silence de la pensée en France et dans l'Europe nazifiée, comme on entend le silence de la campagne, la nuit, ou plutôt le silence d'un cimetière. Après la guerre, il faudra résoudre les problèmes de l'Europe et du monde. Chacun de nous est, pour une part infinitésimale, responsable de la civilisation.

Suzanne m'a raconté... quelques résistants autour d'un poste radio... les destructions, les bombes... Une femme dit : « Oh ! Quand la guerre sera finie, ne plus entendre parler que d'amour. » Un homme répond : « Est-ce que nous ne sommes pas ici par amour ?... »

SCENE 19. LA CHAINE

Au micro :

UN HOMME. – J'émet les renseignements à Londres par poste émetteur.

UNE FEMME. – Je suis femme de chambre d'hôtel. Sur les pattes des vareuses d'uniforme de la Wehrmacht, est inscrit le numéro des régiments. Je relève ces numéros. Leur connaissance, après recoupements permet aux alliés de localiser avec précision l'implantation des troupes ennemies et de les suivre dans leurs mouvements.

UN HOMME. – Je me suis fait réquisitionner comme chauffeur. Je parle couramment allemand. Je transmets les renseignements entendus lors des trajets en voiture après les beuveries de ces messieurs.

LE PRISONNIER. – Certains soirs, j'entends des airs d'accordéon de la Brasserie Herzog. (*Temps*) Sur les murs de ma cellule, des inscriptions... gravées... des noms... des prières... « Nous vaincrons quand même ! »... oui des traces... « Gustave L. père de 4 enfants »... On serait si bien en paix...rien ne vaut la paix. Entendre frapper à sa porte le matin et se dire tout simplement : « c'est le laitier... » !

On entend la vie qui continue.

LE PRISONNIER. – Ah ! Quand mon père parlait de la République c'était comme d'une chose sacrée. C'est vrai. J'ai toujours été un utopiste mais je pense qu'on serait si bien en paix. Je passe mes journées à prier, à penser, à marcher de long en large. J'ai prié comme je n'avais encore jamais prié. J'ai réappris des prières que je ne savais plus et qui étaient inscrites sur les murs de la cellule. J'ai toujours admiré les hommes qui ne croyaient pas je me demande quelle force humaine peut les soutenir. Ces hommes, me semble-t-il, doivent être supérieurs en volonté et en courage.

UN HOMME. – L'usine dans laquelle je travaille est sur liste noire. Je perturbe les chaînes de fabrication. Il faut que l'usine reçoive les matières premières avec d'importants retards ou avec des spécifications erronées ou même en trop grande quantité pour en priver une autre.

UNE FEMME. – J'ai ordre de faire des fausses cartes d'identités, j'ai une connaissance à la mairie qui me procure les cartes et le cafetier veut bien choper les tampons. Je vois avec le prêtre pour les faux certificats de baptêmes.

UNE FEMME. – Je suis femme de ménage dans les bureaux de la milice. Je lis toutes les notes.

CHEMINOT. – C'est pas du plastique ordinaire, c'est du 808... Je place contre le rail le bout de cordeau, si j'ai 50 centimètres, j'ai 50 secondes...

UNE JEUNE FILLE. – Je vais à la gare, ils savent qu'il y a une jeune-fille blonde, les cheveux raides, les yeux bleus. Je les rentre chez nous. on les fait manger, on les couche, on leur donne des vêtements.

UNE FEMME. – Je pédale sur un vieux vélo pour faire de l'électricité pour un poste émetteur.

UN HOMME. – Je transporte des armes parachutées dans mon camion.

UNE FEMME. – Je cache les messages dans les couches de mes enfants.

UN HOMME. – Je transporte les armes démontées dans des petits paquets attachés aux cadres des vélos.

UN HOMME. – Je suis facteur. Je distribue les tracts dans les boîtes aux lettres pendant ma tournée.

THOMAS DANS LA BASSINE

UN HOMME. – Des coups de poings, des coups de pieds, des coups de matraque, les nerfs de bœuf ; ils frappent partout, sur la nuque, la plante des pieds, les parties sexuelles... ils écrasent les membres avec des presses, des brodequins, ils broient les muscles. Ils introduisent des aiguilles sous les ongles. Ils entourent les ortels de

coton imbibé d'essence et ils les brûlent au chalumeau. Ils arrachent les ongles. Ils percent les parties sexuelles. Ils brisent les crânes avec des cercles de fer qu'ils resserrent progressivement... genoux, chevilles désarticulés. Ça dure des heures, des jours. Quand ils tombent, ils les relèvent à coups de pieds. S'ils ne se relèvent pas, ils attendent qu'ils se raniment. Et le lendemain, ils recommencent. Ils cognent sur les blessures, sur les bleus, sur les enflures.

UNE FEMME. – Je suis infirmière à l'hôpital civil. Je transmets les messages des prisonniers blessés pour mettre au point leur évasion. Je leur remets des vêtements et des cartes d'identité. Ils peuvent s'enfuir par une porte dérobée que je tiens constamment ouverte.

UNE FEMME. – Je travaille à la croix rouge. Je cache des femmes juives.

UNE FEMME. – J'organise le service social. Nous aidons les femmes dont les maris ont quitté leur travail et vivent en clandestinité.

UN HOMME. – Je passe la frontière franco-suisse avec des documents.

UN HOMME. – Je travaille aux P.T.T. Avec les collègues, on coupe les lignes téléphoniques, on scie des poteaux là où c'est le plus difficilement accessible. On cache les lignes téléphoniques dans les bois pour empêcher les Allemands de les récupérer.

UN HOMME. – Je suis médecin. Je soigne les résistants dans la clandestinité.

UNE FEMME. – Nous cachons les personnes qui arrivent et partent pour Londres ou les blessés recherchés par la Gestapo.

PAYSAN. – J'suis laitier. J'trouve des vivres et je livre le maquis. Je cache des parachutes dans mes bidons

UN TEXTE S'AFFICHE A L'ECRAN : « Nous sommes entendus sur la nécessité d'une étroite collaboration des polices allemandes et françaises en matière de répression terroriste. Les fonctionnaires de police ont perçu qu'ils pouvaient, grâce à votre compréhension, s'y engager sans arrière pensée. Ils ont conscience de défendre leur propre pays en collaborant dans des conditions qui sauvegardent leur dignité et apaisent leur inquiétude patriotique. Mais travaillée par une mauvaise propagande, la Police française peut perdre la notion qu'elle travaille pour son pays pour croire qu'elle subit la servitude de la défaite. Si telle était son impression, je sais qu'elle serait loyale, mais elle deviendrait passive. Or je veux qu'elle soit à la fois loyale envers vous et active dans la mission qui lui est confiée. »
Ministère de l'Intérieur au Général Ober, commandant supérieur des S.S.

UN JEUNE (*Au micro*). – Chers parents,

Ma lettre va vous causer une grande peine mais je vous ai vu si plein de courage que je n'en doute pas, vous voudrez bien le garder ne serait-ce que par amour pour moi. Pendant ces 87 jours de cellule, vous ne pouvez pas savoir ce que moralement j'ai souffert de ne pas vous voir, de ne plus sentir peser sur moi votre tendre sollicitude que de loin. Vous ne pouvez douter de ce que je vous aime aujourd'hui car avant je vous aimais par routine plutôt. Mais maintenant, je comprends tout ce que vous avez fait pour moi. Remerciez toutes les personnes qui se sont intéressées à moi. Dites leur ma confiance en la France éternelle. Embrassez très fort mes grands parents, mes oncles, mes tantes et cousins, Henriette. Je salue aussi en tombant mes camarades de lycée. A ce propos, Hennemay me doit un paquet de cigarettes, Jacquin mon livre sur les hommes préhistoriques. Rendez le Comte de Monte-Cristo à Emourgeont. Donnez à Maurice-André de la Maltournée 40 g de tabac que je lui dois. Je lègue ma petite bibliothèque à Pierre, mes livres de classe à mon petit papa, mes collections à ma chère petite maman, mais qu'elle se méfie de la hache préhistorique et du fourreau d'épée gaulois. Pour moi, ne vous faites pas de souci. Je garde mon courage, ma belle humeur jusqu'au bout et je chanterai « Sambre et Meuse » parce que c'est toi, ma chère petite maman qui me l'a apprise. Les soldats viennent me chercher, je hâte le pas, mon écriture est peut-être tremblée mais c'est peut-être parce que j'ai un petit crayon. Je n'ai pas peur de la mort, j'ai la conscience tellement tranquille. Je meurs volontairement pour ma patrie. Adieu la mort m'appelle. Je veux ni bandeau, ni être attaché. Je vous embrasse tous. C'est dur quand même de mourir... un condamné à mort de 16 ans. Henri.

Excusez les fautes d'orthographe, pas le temps de relire.

UN TEXTE S’AFFICHE A L’ECRAN : « La politique intérieure du gouvernement est presque unanimement considérée comme une résistance aux exigences sans cesse renouvelées de l’Allemagne. » Rapport Renseignements Généraux, 1943

L’HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – Je pense à ces minutes entre la sortie de prison et le commandement du chef du peloton d’exécution qui fut le dernier son humain qu’entendirent les adolescents tués à Besançon. “Hommes libres qui mourez en ce moment et dont nous ne savons même pas les noms ; hommes libres qui mourez seuls à l’aube, entre des murs nus et livides ; hommes libres qui mourez sans amis et sans prêtre, vos pauvres cœurs encore pleins de la douce maison familière ; hommes libres qui, aux derniers pas que vous faites entre la prison et la fosse, sentez refroidir sur vos épaules la sueur d’une nuit d’agonie ; hommes libres qui mourez le défi à la bouche ; et, vous aussi qui mourez en pleurant, vous, oh ! vous qui vous demandez amèrement si vous ne mourez pas en vain, le soupir qui s’échappe de vos poitrines crevées par les balles n’est entendu de personne, mais ce faible souffle est celui de l’Esprit.” Quelle foi est celle de Bernanos ! Il croit en l’esprit, en l’homme et hors l’homme. Mais ce souffle est vain, il se perd dans l’éternité, si Bernanos ne le crée ou ne le recueille. C’est en bas de colonne du Journal, en petits caractères. Cela ne trouble les habitudes de personne. Répression du « terrorisme ». Personne n’entend les coups de fusil, sauf Bernanos.

SCENE 20. CHOPIN

Mai 1943. Un homme recherche par la gestapo se caché dans une ferme. il est seul, isole. il essaie de se rememorer une melodie de chopin. la musique lui echappe.

LA FEMME. – Jacques ?

L’HOMME. – Je me suis d’abord caché dans la meule de Laurent.

SA FEMME. – Laurent ?

L’HOMME. – Il a bien voulu m’abriter le temps que je trouve une meilleure cachette.

SA FEMME. – Je ne l’aime pas, ce Laurent. Tu es vraiment sûr qu’on peut se fier à ce type ?

L’HOMME. – Ma main à couper.

SA FEMME. – Jacques, écoute-moi. *(Elle le repousse brutalement)* Les Allemands ont réduit les primes de délation comme ça les collabos viennent plus souvent.... Ils viennent même pour des paquets de cigarettes. Méfies-toi des jeunes. Méfies-toi de ce Laurent.

SA FEMME. – Je n’en peux plus, Jacques... toutes ces horreurs ! *(Temps)* Georges a été torturé, il a tenté de se trancher la gorge avec le couvercle d’une boîte de sardines.

L’HOMME. – Il est mort ?

SA FEMME. – On ne sait pas. L’autre jour, trois Allemands, des soldats, sont venus se chauffer à la cuisine. Pour tout repas, ils avaient un morceau de pain et un carré de graisse. Ils ont fait bouillir de l’eau et se sont préparé une ignoble tisane, je savais qu’ils avaient fait 40 km à pied, j’avais envie de leur apporter un peu de thé, j’avais pitié. Oui. J’avais pitié. *(Temps)* Mais au fond, je souhaitais leur mort. Jacques.

L’HOMME. – Je sais. Je sais. *(temps)* Un jour, j’étais en gare... un train de soldats est passé au ralenti, des très jeunes gens, ils n’avaient pas encore eu le temps de se faire des trognes de soldats... Ils avaient l’air tellement perdus... je les ai dévisagés, je les ai plaints et j’ai espéré qu’une bombe détruise leur train. *(Temps)* Ce sera bientôt fini. Peut-être dans 3 mois.

SA FEMME. – Je n’attends plus.

L’HOMME. – Je connais un prisonnier évadé qui se cache dans le coin...

SA FEMME. – Jacques, arrête !

L’HOMME. – Il m’a dit que les civils allemands étaient très découragés.

SA FEMME. – Je fais ce que j’ai à faire chaque jour. J’en ai assez d’espérer...

L’HOMME. – Tu vas partir et me laisser là avec ton manque d’espérance ? Les braves gens, ils te le diraient que la Providence est avec nous ! *(Elle essaie de se dégager. Jacques la retient)* Y a une bonne voyante à Morez. Elle avait prédit le retour d’un prisonnier... et voilà qu’il est revenu. Alors, y’en a un qui l’a consultée, tu penses, pour savoir quand la guerre allait finir. Elle lui a répondu que c’était pour bientôt mais qu’il mourrait avant. Il vient de mourir... alors tu vois, ESPERE parce que la paix est proche !

L’HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – 29 mai 1943. La paix signée, verrons-nous des mouvements

révolutionnaires sporadiques, vite réprimés ? Ou bien un capitalisme dirigé, des industriels tout prêts à la surenchère des hauts salaires, dans le but de supprimer la puissance collective des ouvriers, de les transformer en petits bourgeois, rassis, sans idéal ?

17 juin 1943. Le congrès travailliste déclare fautive et dangereuse la distinction faite entre l'Allemagne et le régime hitlérien ; il entend qu'un peuple est responsable de son gouvernement. Sans l'appui ou le consentement de la très grande majorité des Allemands, Hitler n'eût pas existé. Mais si l'on prend un autre exemple : "Vous êtes responsables de Pétain et de Laval ?" - "Mais l'Allemand était là, nous ne pouvions opposer à Vichy qu'un refus intérieur." L'Allemand anti-hitlérien dira : "La Gestapo était là, nous ne pouvions opposer à Hitler qu'un refus intérieur." C'est un problème de métaphysique historique. On s'y perd. Pour l'immédiat, je pense que si un peuple ne réussit pas à vomir un gouvernement qu'il déteste, c'est qu'il n'enfoncé pas son doigt assez profond dans la gorge.

SCENE 21. LE BEDEAU EST MORT

L'EPICIÈRE. – Le bedeau est mort.

L'EPICIER. – Pas possible !

L'EPICIÈRE. – La directrice d'école, en ouvrant sa fenêtre, elle l'a vu pendu. En dessous d'où il était croché, il y avait le garage du corbillard, avec des tôles ... Tout d'un coup la corde a rompu. Les gendarmes disent qu'elle avait été rognée. Il est tombé de là-haut, il a défoncé les tôles, il avait le cul dans le corbillard.

L'EPICIER. – On t'a dit pourquoi ?

L'EPICIÈRE. – Quand la Milice a débarqué pour arrêter l'abbé Melon, c'est lui qui servait de guide.

L'EPICIER. – Pas possible.

L'EPICIÈRE. – Comme je te le dis.

L'EPICIER. – Demain, ce sera peut-être moi qu'ils arrêteront.

L'EPICIÈRE. – Qu'est-ce qu'ils pourraient bien te vouloir à toi ? T'as jamais fait que ton devoir. Devant les clients, t'as toujours désapprouvé ceux qui faisaient de la politique. Tu l'as dit haut et fort que c'était pas le moment de montrer ses idées.

L'EPICIER. – On ne sait plus qui va être arrêté de nos jours. A Beaupont, une bombe a fait explosion dans la boutique du marchand de draps, celui qu'est chef de la Légion. Bien sûr, c'était un collaborateur, mais peut-être aussi qu'on a voulu se venger parce que, pour vendre son drap, il avait ses têtes.

L'EPICIÈRE. – On n'a jamais vendu au prix du marché noir. Et on a toujours vendu à tout le monde. Bien sûr, ceux qui pouvaient pas payer, t'allais quand même pas leur donner gratis. Il faut bien qu'on vive nous aussi, hein ! A combien on doit acheter les pantalons, les chaussures ?...

L'EPICIER. – Tout ça, ça se mélange. Le père Gros aussi a été arrêté par les Allemands. Les miliciens, pour se faire bien voir des gens, ils font arrêter des commerçants. Dans la tête des gens : commerçants égal trafiquants. La jalousie, la politique, la dénonciation, tout ça se mélange, j'te dis. Y'a des mouchards partout...

L'EPICIÈRE. – Tu les multiplies comme Jésus multipliait les pains.

L'EPICIER. – Au bourg, ils sont 52 et chacun possède une mitraillette... je le tiens d'un policier de Lons...

L'EPICIÈRE. – C'est pas possible... qui donc ?...

L'EPICIER. – J'en sais rien. Ça peut être n'importe qui. Tiens l'autre jour, la mère Lucienne qui m'sort comme ça, de but en blanc : "Sans compter qu'avec tout ça, on ne trouve plus de bas. On est obligé de se laver les pieds tous les jours." Ça me concerne moi les histoires de bas ? T'en as toi des bas, c'est ça qu'elle a voulu dire. "Et comment que votre femme elle les trouve ses bas ? Et combien elle les paye ?..."

Arrive un ouvrier mécano suivi d'une femme âgée.

FEMME AGÉE. – Et les hommes de Dijon ?

L'EPICIÈRE. – Tous condamnés à mort.

FEMME AGÉE. – Bien fait ! Ça n'en finit pas ! Hier, un train d'essence était en feu près de Chalon... un train a attendu en gare, trois heures, que la ligne soit réparée. Ils y pensent à ceux qui vont en ville chercher du pain ? Pensez bien que non ! Ils pensent qu'à eux, j'vous dis.

L'EPICIÈRE. – C'est sûr. C'est pas une vie pour celui qui faut qu'il mange. J'vous sers ?

FEMME AGÉE. – (*A l'épicier*) Il l'a réparé sa balance, Monsieur Jeantot ? (*au mécano*) Y en a toujours qui font des imbécillités. Mon fils, il est obligé de jouer les gardes-voies. On me le prend la nuit. Il y va en plus de son travail, 6 heures de suite...

Arrive un homme qui sifflote.

FEMME AGÉE. – Y'en voilà un qu'est frais comme un gardon. Le diable m'emporte s'il fait les gardes... Y'a du cochon qui doit circuler... Bonjour M. Merlot. On causait des déraillements...

L'EPICIÈRE. – Comme si on avait déjà pas assez de soucis comme ça.

L'HOMME (M. MERLOT). – Vous savez, moi j'suis prêt à donner une de mes vaches pour la victoire anglaise. Mais ça va pas cette histoire de sabotage des voies ferrées. Qui risque d'aller en prison ? Qui risque d'être fusillé ? C'est ceux qui gardent les voies. Si j'en voyais un qui veuille faire dérailler un train, je l'en empêcherais à coups de gourdin.

FEMME AGEE. – Pis vous feriez bien !... Heureusement, notre gouvernement sait qu'il peut compter sur les bons français... 500 francs l'autre fois pour deux gardes qu'ont enlevé un engin explosif...

M. MERLOT. – Ouah là, je vous arrête... c'est pas pour l'argent.

FEMME AGEE. – Pour sûr, je comprends !

M. MERLOT. – Qu'est-ce que vous insinuez ?

FEMME AGEE. – Rien. Rien du tout.

M. MERLOT. – J'voudrais que les Allemands s'écrabouillent . J'n'aime pas Hitler mais je l'aime mieux que Staline. Alors, comptez sur moi pour empêcher les communistes de provoquer des attentats.

FEMME AGEE. – (*Apercevant un homme*). – Regardez qui arrive. Son fils a été arrêté avec deux autres. Ils avaient pendu en effigie le contrôleur du ravitaillement. Ils ont bavardé partout. Ils savent pas tenir leur langue !

L' HOMME 2. – J viens prendre mon tabac du mois.

FEMME AGEE. – Vous feriez bien de surveiller votre gamin.

L' HOMME 2. – Et vous, vous feriez pas mal de mieux surveiller votre fille qu'on voit avec l'un et avec l'autre.

FEMME AGEE. – Qu'est-ce que vous voulez insinuer ?

L'EPICIERE. – Taisez-vous ! Il va pas pouvoir se retenir de baver sur votre fille.

L' HOMME 2. – Il y a des femmes, elles avaient un lit, une table, quelquefois même deux chaises. Maintenant, elles ont une armoire à glace, un beau tapis.

FEMME AGEE. – Rien que bon à dire des saloperies.

L' HOMME 2. – La veuve Lebras, elle a bien fait d'empêcher son fils de se marier avec une pas grand chose.

La femme âgée s'en va.

L' HOMME 2 (*A l'épicier*). – Sa fille, elle se baladait avec une autre, chacune au bras d'un officier allemand. Des étudiants les ont croisés et y en a un qu'a dit : « On les reconnaîtra, celles-là. » Ni une, ni deux, les officiers l'ont embarqué au poste... passage à tabac... quand ils l'ont relâché il était méconnaissable...

M. MERLOT. – Celles qu'ont été avec les Allemands, je les pendrais par les doigts de pied, et s'il fallait creuser la fosse, je la creuserais pour rien. Après la guerre, il y aura des comptes à régler. Je tuerai avec joie, je tuerai sans remords des milliers d'Allemands. (*Plus bas*) Je prendrais bien le maquis, mais comment vous voulez que je fasse, j'ai ma ferme... J'attends l'heure où les collabos ne seront plus protégés par les Fritz. Y'a des gendarmes qu'ont arrêté deux prisonniers évadés. Et ces salauds les ont livrés aux Allemands. Ces gendarmes, je voudrais les pendre, non par le cou, ils ne souffriraient pas assez longtemps, mais par les oreilles ou par les jarrets, comme des veaux.

L'EPICIER. – On vous a toujours dit que j'étais un adversaire forcené de l'Angleterre. Je vais vous dire la vérité. Je suis français 100% et, pour que vous compreniez bien : je n'aime que mon pays. Je ne fais pas de politique.

M. MERLOT. – Ceux qui distribue des cercueils dans les boîtes aux lettres, ils l'entendront peut-être pas de cette oreille !

Ils sortent.

L'EPICIER. – J'croyais que les Allemands allaient gagné et que le mieux était de s'entendre avec eux.

L'EPICIERE. – C'est le commerce ça ! Tout le monde a fait pareil.

L'EPICIER. – Il faut faire savoir qu'on est pour les Américains et les Anglais... t'entends ?

L'EPICIERE. – Je voudrais juste que ça soit fini, qu'on ne tue plus de monde et que le commerce reprenne comme avant.

L'EPICIER. – T'entends ou tu veux que je finisse comme le bedeau ?

L'EPICIERE. – Mais puisque t'as jamais rien fait de mal !

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – Quand l'événement sera accompli, épanoui en victoire, qu'aurons-nous à lui offrir, que ferons-nous de cette victoire, quand il l'aura enfin déposé à nos pieds ? Ai-je vraiment au fond de moi-même une autre envie que celle de picorer encore des morceaux de bonheur ? La radio me jette au visage la réalité brute du jour. A Belgrade, pour deux officiers allemands tués, 400 otages ont été fusillés. A Varsovie, les Juifs, parqués dans le quartier de Nalewski sont tués à coups de canon. J'éprouve plus de stupeur que d'indignation. Un acte ne provoque l'indignation que s'il garde quelque proportion humaine. L'indignation, c'est presque encore un sentiment de Pharisien. On s'indigne, on a une belle âme, on se lave de toute complicité avec le crime. Je n'aime que celui qui, devant le crime que d'autres ont commis, éprouve un

sentiment de honte. Il ne lui suffit pas que le crime soit châtié. Il faut qu'il se lave de sa honte. Cela le conduit à vouloir changer le monde où le crime est possible. Je crois que ce sentiment n'est pas chrétien. Le chrétien cherche avant tout sa purification personnelle. Tout va bien pour lui, s'il n'a pas de mauvaises pensées. Comme l'indignation, la pitié peut conduire à l'hypocrisie. Le vrai sentiment révolutionnaire ce n'est pas la pitié, c'est la honte.

SCENE 22. LA NUIT D'ORION

RESISTANT 2. – Pour se débarrasser de Vichy, faudra leur souffler du révolutionnaire dans le cul, sinon ils resteront collés à leur siège et après la libération, on retrouvera les mêmes qui feront la même politique. A Vichy, après le départ des Boches, ils vont tout essayer pour se maintenir au pouvoir... retourner leur veste, ça leur fait pas peur... l'honneur, ces gars-là, ils connaissent pas. Faut les rendre incapables de nuire à temps sinon ils vont faire semblant d'avoir toujours voulu la victoire des Alliés.

RESISTANT 1. – C'est la 3e nuit qu'on est là. J'espère que cette fois, c'est la bonne !

Puis on l'entend qui essaie de décoller. Attente.

RESISTANT 1. – Ça durera au plus un an encore.

RESISTANT 2. – Les Anglais sont de moins en moins populaires. Ils feraient bien de ne pas trop tarder. Churchill avait dit qu'avant la chute des feuilles, ils auraient débarqué. Les feuilles sont tombées sans les gars en parachute.

RESISTANT 1. – Si les Anglais tardent trop, ceux qui sont pour eux se mettront contre eux.

RESISTANT 2. – Les anglo-saxons, moi, j'leur fais plus confiance. Et j'suis pas le seul. T'sais pourquoi les alliés traînent en Italie ? Ils ne veulent pas que les Allemands gagnent, mais ils ne voudraient pas que les Russes gagnent trop vite. Ils voudraient que les Russes et les Allemands soient épuisés. On attend, on désespère... et eux, ils en prennent à leur aise !

RESISTANT 1. – T'as pas un clope.

RESISTANT 2. – Ah ben, t'es beau toi ! Tu veux pas un clairon tant que tu y es ?

On entend un avion arriver. Attente.

RESISTANT 2. – Tu la connais celle-là. Pourquoi le Général De Gaulle est le nombril de la France ?

RESISTANT 1. – Parce qu'il se situe au-dessus des partis. J'la connaissais.

L'avion qui essaie de décoller. Attente.

RESISTANT 1. – Bon Dieu de Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'ils foutent ?

Arrive le résistant 3.

RESISTANT 3. – Les roues sont à moitié enterrées. Quand le pilote a essayé de repartir, l'avion s'est encore plus enfoncé dans la boue. Il voulait mettre le feu à la carlingue mais les gars sont allés chercher les bœufs, des planches, des cordes, des pelles et ils sont au boulot. Ils piochent pour dégager l'avion. On en a pour un moment. Ouvrez les yeux et les portugaises...

Il repart.

RESISTANT 2. – Combien ça pèse ce truc-là ?

RESISTANT 1. – Oh, bien dans les 11 tonnes. (*Temps*)

RESISTANT 2. – Les capitalistes... ils ont tellement les jetons des Russes qu'ils vont pas gaspiller leurs forces avant que les rouges soient bien à plat ! Tu ne vas pas me dire que les débarquements ne sont pas faciles en Yougoslavie !... Mais c'est par intérêt que le gros des alliés reste les bras ballants. La puissance des Russes dépasse tout ce qu'ils avaient prévu. Leur influence va s'étendre jusqu'à l'Adriatique... Les Russes et les Américains pourront jamais s'entendre... Si on est encore là, tu verras : quand l'Allemagne se sentira perdue, elle se jettera dans les bras des Américains.

RESISTANT 1. – Bon Dieu ! Faut que tu causes toi !

RESISTANT 2. – Et le maréchal qui donne sa démission. Alors celui-là, il manque pas d'air. Il a trahi la République... la liberté même... ouais, et maintenant le vieux, il s'en réclame !

RESISTANT 1. – Mais tu peux pas fermer ta grande gueule ?

RESISTANT 2. – Ah ben Bon Dieu, après avoir vendu la France... ce serait trop commode de s'en tirer par une démission.

RESISTANT 1. – Ta gueule !

RESISTANT 2. – Le curé... il y mettait le ton... (*il cite*) : "Judas, quand ses trente deniers lui ont brûlé les doigts, les a rendus à ceux dont il était l'homme." Ben pareil pour le vieux... (*il imite*) "Que Pétain envoie sa démission à Hitler."

RESISTANT 1. – Bon Dieu, y'a pas, va falloir que j't'assomme. Tu vas nous faire repérer. S'il y a une patrouille, on est bon.

Ils se battent

RESISTANT 1. – Moi, je suis là pour foutre les Fritz dehors un point c'est tout. S'il devait m'arriver quelque chose, Gilberte, elle sait que je veux être enterré face contre terre pour ne pas les voir piétiner ma terre. J'en fais pas une affaire de politique mais d'honneur ! Alors maintenant, tais-toi parce que tu commences à me les briser menu. (*Temps*) J'ai les arpiots complètement gelés. Il doit bien être dans les 4 heures.

RESISTANT 2. – T'as pas à te plaindre, en rentrant, tu vas les caser entre les cuisses de ta femme.

... *Ellipse*

RESISTANT 3. – On l'a tiré, soulevé. Et à la 3^e reprise, il a décollé au moment où on avait décidé de le brûler.. On a juste laissé embarquer la femme qui était enceinte et 3 autres. Bon, pas un mot. Évitez les routes. Si des gendarmes se présentent, essayez de les amadouer, s'il n'y a rien à faire, supprimez-les. Si vous croisez des miliciens, supprimez-les.

SCENE 23. VICTIMES DE GUERRE

FEMME (*écrivain*). – Les M... pètent l'argent. Leur table est magnifique. Ils ont acheté de la peinture. Chez eux, on marche sur les Renoir. Ils ont fait fortune en faisant confectionner par des ouvriers en chambres, des uniformes allemands qu'ils vendent à l'armée d'occupation. Et dans le même temps, d'autres crèvent pour un idéal.

FEMME (*à un homme*). – Mme Salomon, la fille de Langevin et une de ses collaboratrices au Musée de l'Homme sont en Allemagne. On sait que les déportées sont contraintes aux travaux forcés et sont d'une maigreur squelettique. Pourquoi l'université n'a pas bronché ?

L'HOMME. – Que pouvait-on faire ?

FEMME. – Je n'en sais rien, mais des prêtres ont parlé en chaire contre le nazisme et n'ont pas été inquiétés.

Une femme s'avance. Elle tend la main à la femme. La femme la regarde et refuse de lui serrer la main.

FEMME (*écrivain*). – Ce même soir, j'ai croisé Raymonde D..., son mari est un doriotiste fortement appointé. (*A Raymonde D...*) Je ne suis pas l'amie de ceux qui tuent ou font tuer mes amis.

Raymonde D. – Vous fabulez, ma chère. Vous errez dans des espaces de pure invention.

FEMME. – A Saint-Etienne, trois lycéens, qui avaient distribué des tracts ont été dénoncés par la milice et arrêtés par la Gestapo. Les hommes de la Gestapo ont brisé dans un étau les poignets de l'un d'eux. Un autre a été frappé de 50 coups de nerf de bœuf. Au troisième, ils ont arraché un testicule et ont envoyé à ses parents son caleçon ensanglanté.

Raymonde D. – Je ne sais rien. On ne sait rien. Je ne connais pas de victimes de la "cruauté" allemande !

FEMME *écrivain*. – F... était là... Il continue ses petites besognes de journalisme et de radio.

F. – Oui ?!... En êtes-vous bien sûr ? Il est bien difficile de connaître la vérité... Enfin, c'est tout de même moche ces jeunes fusillés. Mais que voulez-vous, c'est la guerre. Humainement, on ne peut être que touché, n'est-ce pas ?

LES INVITES *ensemble*. – Bien sûr... tout à fait... Naturellement...

F. – Quant au reste, je ne sais rien, n'est-ce pas, je ne fais pas de politique.

FEMME (*écrivain*). – F... ne peut-il pas être considéré comme victime de la guerre ? En 40, comme il avait quitté Paris, des ouvriers, qui réparaient un tuyau d'écoulement des eaux, n'ont-ils pas pénétré, par le balcon, dans son appartement, et ne lui ont-ils pas volé un pyjama tout neuf ?

FEMME. – Vous ne pouvez pas ignorer qu'Hitler veut la disparition des Juifs, que partout en Europe, ils sont persécutés et traqués.

Raymonde D. – Les Juifs tenaient tous les leviers de commande. Ils devraient comprendre que l'Allemagne est bien obligée de se défendre. Ils devraient comprendre que les Allemands n'ont rien à gagner à organiser la terreur. Les Juifs n'ont qu'à se tenir tranquilles. Nous avons des amis juifs. Ils n'ont à se plaindre de rien.

FEMME (*écrivain*). – Comment déterminer la limite où bassesse et bêtise se confondent ? On pourrait leur pardonner d'approuver les tortures, on ne peut pas leur pardonner de les nier.

La Femme s'en va. Raymonde D... se met à piailler.

Raymonde D. – Elle est impossible. Elle croit à des persécutions nazies !

Les invités ricanent.

Raymonde D. – Cécile S... était en tournée à Rouen quand les alliés ont bombardé. Elle a passé une nuit de cauchemar ! Comme elle dit : "On peut perdre tout, voir brûler les choses que l'on aime, c'est possible... Voir massacrer ainsi une ville d'art comme Rouen, c'est inacceptable...et tellement inutile !"

FEMME (*écrivain*). – On n'imaginait pas que les Allemands, les journalistes, collaborateurs et les vieilles actrices aimaient à ce point "les trésors d'Art".

SCENE 24. HEUREUX QUI COMME ULYSSE A FAIT UN BEAU VOYAGE

Un homme arrive avec une valise. Il la tient serrée dans ses bras. Il regarde droit devant, vers un horizon qui semble fermé. Un corbeau. Dans le bec du corbeau, un morceau de viande. L'homme à la valise n'a pas bougé. Son regard garde le même cap sur l'horizon, un léger voile de tristesse l'a assombri. La femme enceinte arrive. Son bébé lui sort du ventre. Il semble regarder le monde avec horreur.

UN HOMME (*au micro*). – Il y a beaucoup à faire rien que pour inspirer une impression de force militaire. Nous sommes sans ravitaillement, sans équipement, sans moyens de transport, presque sans armes, ni munitions. Si nous voulons bien nous battre et économiser la vie de nos hommes, il faut les instruire. Nous manquons de militaires. Les cadres ne sont pas qualifiés. Si on armait seulement la moitié des réfractaires, on pourrait paralyser presque complètement les transports de l'ennemi, prendre ses dépôts d'armes et de munitions, libérer une partie du pays ; on éviterait l'effritement des maquis, on sauverait la vie de milliers de patriotes... Mais le jour "J" approche et les parachutages ont presque complètement cessé.

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – « N'aggravez pas nos malheurs par une action de votre part. Ce serait l'innocente population française qui en subirait les conséquences par de tragiques représailles. La France ne s'en tirera qu'en s'astreignant à la discipline la plus rigoureuse. Malgré tant d'épreuves, je garde ma foi dans l'avenir de la France. » Philippe Pétain

L'HOMME A LA VALISE (*au micro, lisant*). – La lutte est pénible. Nous devons puiser en nous toutes les ressources d'énergie pour montrer à l'ennemi qu'il a devant lui un véritable front intérieur. Imposer la plus stricte discipline, sans ménagement et même féroce, c'est notre sauvegarde. Une seule faute individuelle peut compromettre la sécurité collective. Confiez les missions de liaison à des hommes et à des femmes parfaitement sûrs dont la résistance physique leur permettra de supporter les sévices exercés sur eux pour les forcer à parler. Eliminer les timorés et ceux dont le cœur faible répugnerait à certaines besognes. La guerre secrète déborde du cadre des conventions internationales. Vous n'avez aucune pitié à attendre de l'ennemi.

L'HOMME A LA VALISE (*au micro*). – Aujourd'hui, on a perdu 4 camarades. L'opération, contrairement à ce qui avait été prévu, a été rapide et brutale ; chose due vraisemblablement à la lâcheté de la population civile (je ne dis pas ceci pour me disculper) mais je me représente très bien l'état d'esprit régnant dans la population civile depuis que des otages sont internés chaque soir ; population qui gendarmes en tête, n'a pas hésité à nous sacrifier pour des français pantouflards continuent à jouir des biens de ce monde. Ils prennent alternativement Philippe Henriot et la radio anglaise. Ils ne pensent qu'à leur ventre. A leur bon ventre. J'ai eu trois hommes tués à leur poste, un tué en se repliant. Un jeune commis de ferme a été martyrisé de façon ignoble. Je vous signale et vous rends compte humblement, laissant à votre jugement un acte que j'ai fait commettre et commis en donnant l'ordre d'abattre les trois civils que je détenais. Je ne pouvais pas risquer la sécurité de tout mon personnel... »

UN TEXTE S'AFFICHE SUR L'ECRAN. – Le 5 août 1944, le maréchal Pétain désavoue la Milice. « Pendant 4 ans, j'ai reçu vos compliments, vos félicitations. Vous m'avez encouragé. Et aujourd'hui, parce que les Américains sont aux portes de Paris, vous commencez à me dire que je vais être la tache de l'histoire de France... on aurait pu s'y prendre un peu plus tôt. » Joseph Darnand, secrétaire général au maintien de l'ordre

SCENE 25. LA BERCEUSE

La femme enceinte chante une berceuse à son bébé.

LA FEMME ENCEINTE. – Hier, j'ai vu des ruines, des ruines et encore des ruines. J'ai vu le long des routes, des tombes hâtivement creusées, surmontées d'une croix faite de deux bois croisés.

LA FEMME ENCEINTE *en même temps qu'un comédien*. – Inconnus ? Soldats français ? Alliés ? Allemands ? Je n'en

sais rien. Je n'ai pas demandé.

UN COMEDIEN (*seul*). – 8 mai 1945... La guerre a cessé en Europe ! De tous les cœurs, un immense cri de délivrance s'élève avec la voix des cloches !

LA FEMME ENCEINTE *en même temps que le comédien*. – ... Oui ! On danse... On fête le grand jour ! Ma conscience et surtout mon cœur ne me permettent pas d'aller danser.

LA FEMME ENCEINTE. – ... Il y a trop de deuils, de tristesse, il y a trop de sang versé... Oui, nous l'avons la victoire !

UN COMEDIEN *en même temps que la femme enceinte*. – En Juin 40, les hordes nazies défilaient devant nos cœurs consternés. Pendant la minute de silence, j'ai fermé les yeux et puis, en un éclair, est passée dans mon esprit la vision d'un champ de bataille...

UN COMEDIEN (*seul*). – ... d'un Buchenwald ou d'un Dachau, d'un camp de prisonniers... de villages, de villes en Ruines...

UN COMEDIEN *en même temps que la femme enceinte*. – ... de femmes, d'hommes, d'enfants pleurant, submergés par une immense détresse... J'ai un cafard fou : Ma joie me fait mal !

LA FEMME ENCEINTE. – ... Dans tous les pays, on a dansé... Non, je n'aurais pas pu...

LA FEMME ENCEINTE *en même temps que le comédien*. – ... Il faut que le temps fasse son œuvre... La guerre est passée sur ma jeunesse.

UN COMEDIEN (*seul*). – Oh ! Comme les grillons chantent... Tout dort dans la maison... Le village sommeille...

UN COMEDIEN *en même temps que la femme enceinte*. – ... Sur la route, j'entends le roulement des camions militaires...

LA FEMME ENCEINTE. – ... Jean est venu faire l'eau de vie de tante Angèle.

LA FEMME ENCEINTE *en même temps qu'un comédien*. – Lucien ne discute plus du maquis avec lui puisque maintenant il approuve tout cela.

UN COMEDIEN (*seul*). – Lui qui "a adhéré en temps voulu", maquisard du 32 août.

LA FEMME ENCEINTE. – Le train-train de la vie de tous les jours a repris son cours.

La femme enceinte tient maintenant son bébé dans les bras. Le bébé est alors un nouveau-né normal qui pleure, la lumière se ferme sur la jeune femme) puis noms et en même temps, scène des résistants. Générique. Les noms défilent.

L'HOMME ECRIVANT UN CARNET DE GUERRE. – "Des Allemands, dit le père M..., il faudra en tuer au moins quatre millions." On ne tuera pas quatre millions d'Allemands. Pas quatre cent mille. Pas quarante mille. Non pas que cela soit impossible. Les Allemands ont montré qu'on pouvait aller vite en besogne. Mais on cédera à une grande lassitude. Et, la paix venue, cette arithmétique de la mort semblera inefficace et dégoûtante. On tuera quelques brutes d'en haut et quelques brutes d'en bas. Et après ? Peut-être faudra-t-il sur d'immenses pancartes métalliques posées sur les murs des villes allemandes, inscrire le bilan des populations exterminées. Ces sortes de crimes (répression aux colonies, répression de la Commune, etc...), le citoyen moyen les ignore et les nie. S'il les connaissait, peut-être quelque chose serait-il changé.

SCENE 26. AU MAQUIS, 1944

FERNAND. – Ils étaient dans la tranchée de Baulay en train de relever toutes les locos et les trains avec une grue qu'est descendue de Nancy. Merde alors ! On s'est dit : "on y va et on fout tout en l'air !" On est parti sans savoir qu'il y avait 50 Allemands et des miliciens. Une p'tite camionnette Pigeot, on s'est entassé avec les fusils mitrailleurs à 10 là dedans. Quand on est arrivé sur le pont, Pouah !...Y'en avait du monde hein ?

LUCIEN. – La vie de tes gars, t'en as rien à foutre.

GEORGES. – Ouais. 50 GMR, une dizaine d'allemands, les gardes de voie... et les mecs à la grue...

FERNAND. – J'ai gueulé comme un veau : "tout le monde les mains en l'air !"

GEORGES. – On n'était pas nombreux mais on était sur le pont, et on avait quand même 2 fusils mitrailleurs : c'est des choses qui sont visibles.

LUCIEN. – Tu sais t'en servir couillon ?

GEORGES. – Les Allemands ont commencé à tirer. On a riposté. Y' en a 2 qui sont tombés, les autres qui se sont enfuis, et les GMR qui ont levé les mains.

FERNAND. – Je suis monté sur la loco, il y avait le chauffeur ... et le mécanicien.

LUCIEN. – Des civils, de mieux en mieux.

FERNAND. – On l'a reculé ! Les Allemands étaient dans le cimetière. Ils tiraient sur la loco. Les balles tapaient sur l'truc. J'ai fait descendre le chauffeur et le mécanicien...

GEORGES. – Ils ont pris leurs casse-croûtes.

FERNAND. – J'ai reculé sur un km. J'ai mis la loco en route tout doucement... à 60 à l'heure, j'ai tiré un grand coup : vous savez la fumée : pchhht !! J'ai sauté. Je me suis ramassé une de ces gamelles ! J'avais autour de la ceinture les pistolets des GMR.

LUCIEN. – Peigne-cul.

GEORGES. – La loco est arrivée là dedans et elle a foutu tout en l'air. La grue cabanée, le parapet était soulevé par la loco...

FERNAND. – Le chef des GMR s'est foutu en rogne. Il me dit : "Bande des voyous !" J' lui ai foutu une paire de claques. Carrément !

GEORGES. – Il a été retourné tout de suite, ça a été rapide hein... !

(Temps)

LUCIEN. – Depuis une semaine il pleut. Bon Dieu ! Tout est trempé. Jusque sous les tentes.

FERNAND. – Tu veux un bon café chaud ?

LUCIEN. – Tu fais chier !

Fernand lui tend un bout d'emmental.

LUCIEN. – Depuis 15 jours, manger de l'emmental sans pain, en bouchant les trous avec du beurre, et des bonbons acidulés au dessert, j'en ai pour tout le restant de ma vie !

GEORGES. – Moi tu vois, ce qui me pèse le plus, c'est d'être coupé du monde extérieur. Jamais voir personne.

Le noir se fait, lumières douces sur la valise.

VOIX OFF(*sortant de la valise*). – C'est comme ça, c'est pas autrement, j'veais pas chercher à comprendre... J'me casse pas la tête. On n'a pas fait pas des choses extraordinaires, peut-être qu'on aurait pu faire mieux ! On pouvait pas faire d'la bagarre rangée, on n'était pas outillé pour ! A 10 contre 200, c'était zéro ! Mais on gênait, on perturbait, on mettait beaucoup d'bon cœur !